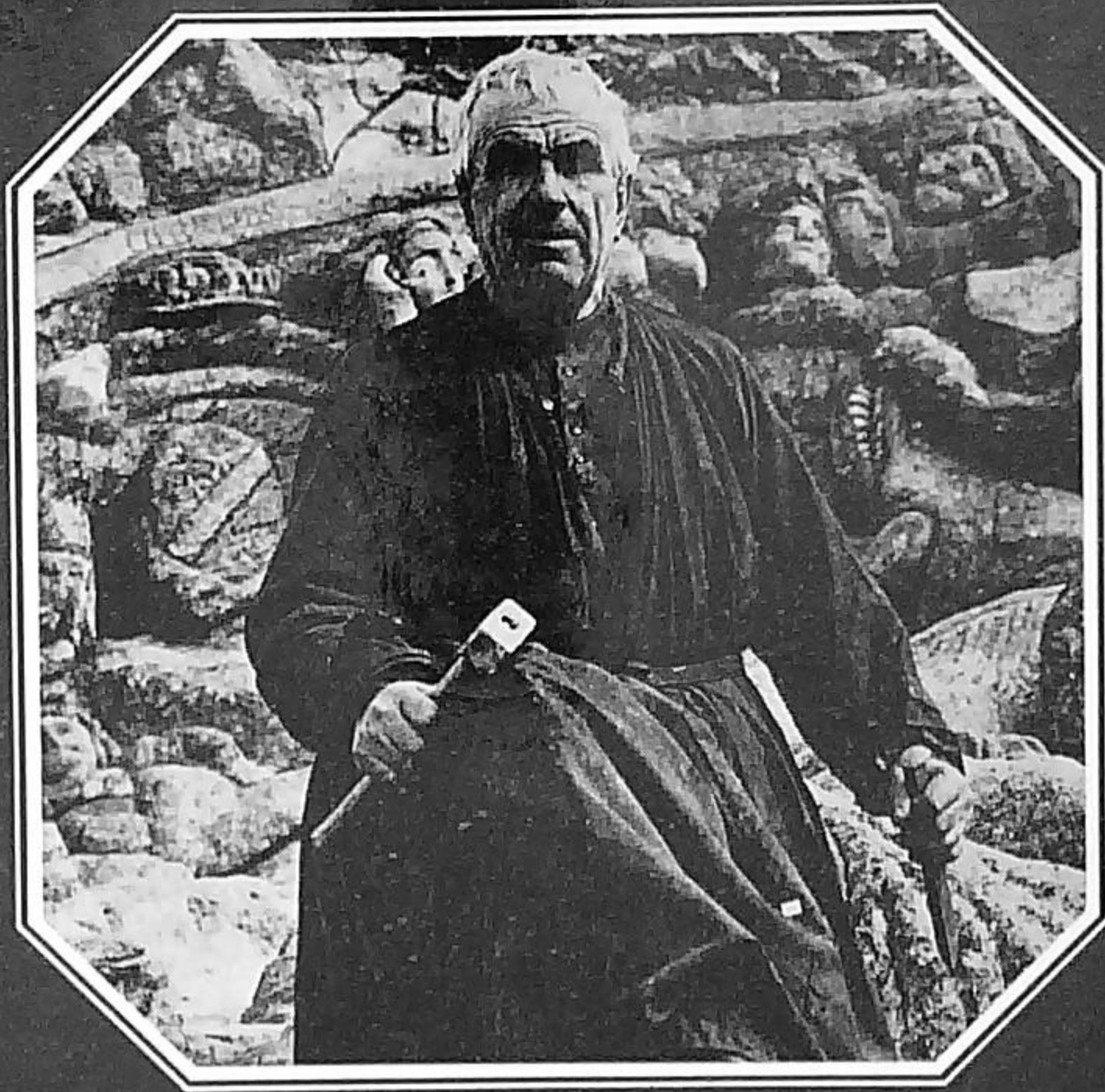


# LES MYSTÉRIEUX ROCHERS DE ROTHÉNEUF



anatole jakovsky

ENCRE  


ANNÉE 1910

COLLECTION LES BANLIEUES DE L'ART  
animée par Jean-Pierre Spilmont

LES MYSTÉRIEUX ROCHERS  
DE ROTHENEUF

L'alibi est faux  
s'appelait en réalité  
Adolphe Julien Fouéré  
ne a St Etienne le 4 Sept 1839  
mort à Rotheneuf Parvane  
le 10 Février 1910

DU MEME AUTEUR

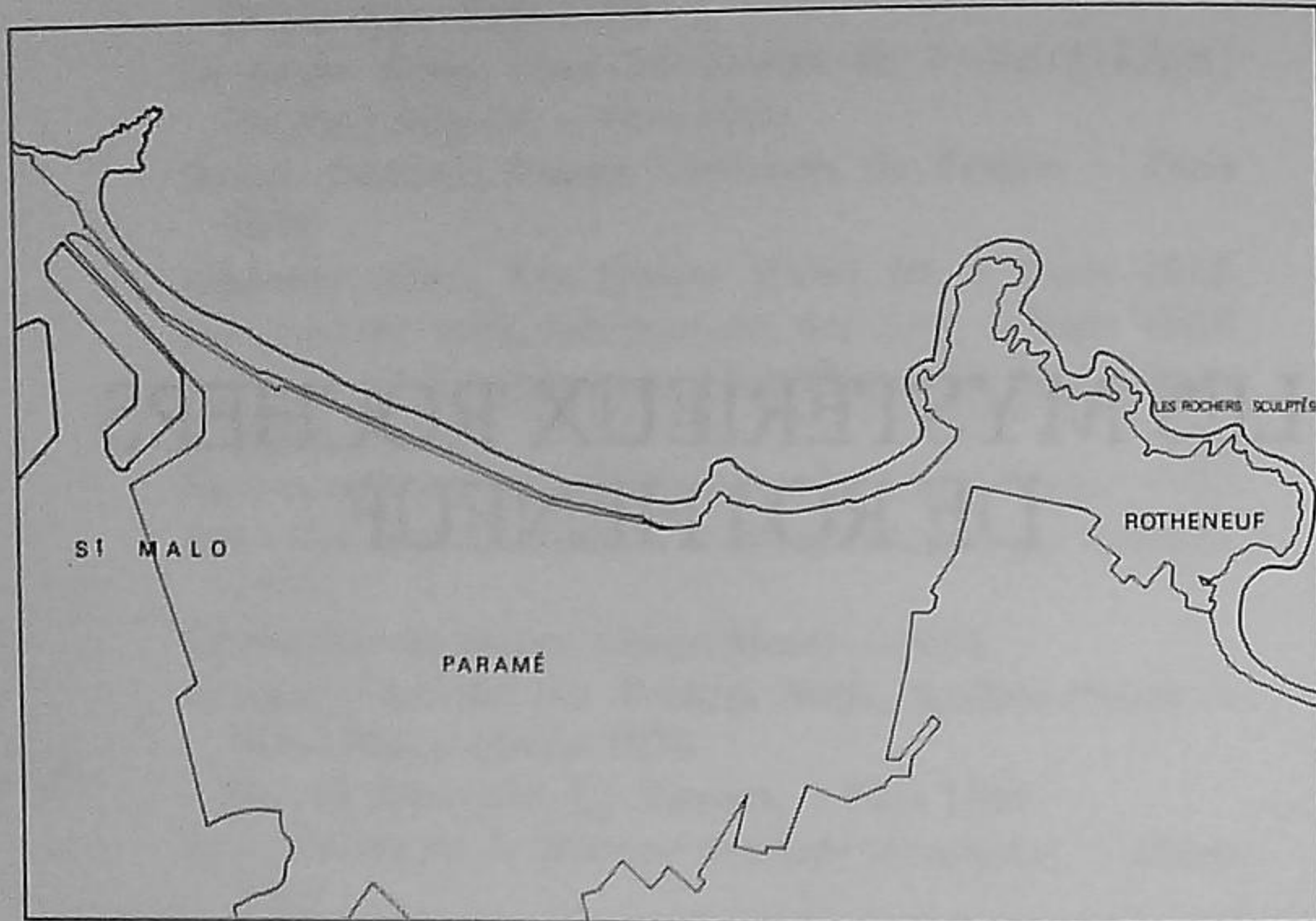
- Les clefs des Pavés* (avec les illustrations de Robert Delaunay) – Paris 1938
- La petite Reine* (avec les dessins de Fernand Léger) Galerie Louise éd. – Paris 1950
- Gaston Chaissac*, Presses Littéraires de France – Paris 1952
- Alphonse Allais*, Les Quatre Jeudis éd. – Paris 1955
- Les peintres naïfs*, Bibliothèque des Arts – Paris 1956
- Les Feux de Montparnasse*, Bibliothèque des Arts – Paris 1957
- Paris-mes-Puces*, Les Quatre Jeudis éd. – Paris 1957
- Dämonen und Wunder*, Du Mont-Schauberg, Cologne 1963
- Célébration du cactus*, Robert Morel – 1964
- Lexique Universel des Peintres Naïfs*, Basilius Presse – Bâle 1966, réédition 1976
- L'Éros du Dimanche*, J.J. Pauvert, – Paris 1966
- Les peintres de la Semaine des Sept dimanches* – Milan 1969
- Naive Malerei*, Herder Verlag, Friburg-im-Brisgau – 1977
- Naive Painting*, Phaidon, Londres, 1979

ANATOLE JAKOVSKY

LES MYSTÉRIEUX ROCHERS  
DE ROTHENEUF

ENCRE





I

« les yeux de l'âme... »

Il y a de nos jours une certaine mode, d'après tout ce que l'on dit, de parler de l'âme, de l'âme qui est le centre de la vie, de l'âme qui est le centre de la pensée, de l'âme qui est le centre de la sensibilité, de l'âme qui est le centre de la conscience, de l'âme qui est le centre de la personnalité, de l'âme qui est le centre de la spiritualité, de l'âme qui est le centre de la vie intérieure, de l'âme qui est le centre de la vie de l'âme...

Et c'est ainsi que l'âme est devenue le centre de la vie, le centre de la pensée, le centre de la sensibilité, le centre de la conscience, le centre de la personnalité, le centre de la spiritualité, le centre de la vie intérieure, le centre de la vie de l'âme...

Et c'est ainsi que l'âme est devenue le centre de la vie, le centre de la pensée, le centre de la sensibilité, le centre de la conscience, le centre de la personnalité, le centre de la spiritualité, le centre de la vie intérieure, le centre de la vie de l'âme...

L'on ne sait que trop maintenant, d'après leurs récits du moins, quelle surprise, quel étonnement, quelle curiosité, puis quel secret effroi se sont emparé des premiers navigateurs occidentaux — Cook et La Pérouse, entre autres — en vue de la légendaire Ile de Pâques, lorsque les dieux insulaires braquèrent sur eux, pour la première fois, leurs lourds et énigmatiques visages de pierre et les contemplèrent du haut d'un temps immémorial où l'homme n'était pas encore ce roseau pensant qu'il est devenu depuis, se distinguant mal, très mal de ce chaos minéral qui l'a fait naître.

Où ? Qui ? Comment ? Pourquoi ? Ce sont autant de questions qui restent, pour l'instant, sans réponses précises.

D'autres navigateurs, aventuriers, explorateurs et

savants ont visité, certes, au cours des siècles, cet univers clos, fermé sur lui-même; ils ont interrogé tour à tour cette terre inhospitalière, devenue petit à petit une immense nécropole de statues, la plupart déjà couchées, se confondant avec des tas d'autres pierres informes, sans doute jadis ouvragées, sans qu'elles leur livrent, hélas, leur message.

Pierre Loti, encore officier de marine de son état, a même rapporté de là-bas au terme d'un de ses voyages, en 1872, pour être précis, l'une de ces têtes colossales, pesant plusieurs tonnes, celle que l'on voit toujours au Musée de l'Homme, à Paris.

En vain. Le mystère demeure. Ainsi qu'une partie des énigmes de l'Île de Pâques.

Or, il est en France même un coin de terre presque aussi singulier, un monde non moins insolite, toutes proportions gardées bien sûr, empreint d'un tout aussi lourd mystère et d'une aussi sauvage poésie. Situé, entre le *Gouffre du Paradis* à l'Est et le *Gouffre de l'Enfer*, ou *Saut de la mort*, à l'Ouest, au lieu dit *Les Rochers sculptés de Rothéneuf*, ce coin de terre — ou plutôt de pierres — semble défier indifféremment les barques des pêcheurs et les bateaux de plaisance passant au gré des vents près de cet endroit de la Côte d'Émeraude, à une dizaine de kilomètres à peine de Saint-Malo, à proximité des plages de Dinard, de Saint-Servan et de Paramé.

Tourné vers le large, il semble guetter — qui sait ? — l'arrivée de messagers de quelque race jeune et neuve...

Mais que comprendraient-ils, ces messagers, si un cataclysme quelconque détruisait à la fois l'environnement

immédiat de ces pierres et les moyens d'approche ordinaires, (nos « guides explicatifs » en l'occurrence) absolument indispensables pour saisir le sens et suivre la lecture de ce qui est sculpté là-haut ?

Quel enchevêtrement gigantesque de corps ! Quelle mêlée enchantée de corps debout, de corps gisant, luttant avec des monstres ! Quelle succession quasi ininterrompue de scènes et d'actions, de toutes sortes de faits et gestes accomplis par des personnages aux têtes étranges qui apparaissent là, s'évanouissant ici, pour se préciser à nouveau ailleurs, comme s'ils épousaient, centimètre par centimètre, la conformation de la roche, s'arrachant difficilement au dur et aride granit légèrement rougeâtre.

On dirait qu'ils vivaient là depuis toujours, n'attendant que le marteau et le ciseau de celui qui les libérerait, à l'instar des fossiles, de la gangue du granit pour leur rendre la parole.

Car c'est une histoire qu'ils nous racontent, ces hommes de pierre, c'est la geste, la saga, l'épopée, la légende, enfin de la famille de Rothéneuf, œuvre d'un certain Fouéré, uniquement connu sous le nom de l'abbé Fouré.

\*

Cela dit, et bien que cette œuvre ne soit pas très, très ancienne, puisque l'abbé Fouré — je maintiens cette orthographe fautive, ne serait-ce que pour ne pas aggraver davantage les confusions — est décédé en 1910, la même année que le douanier Rousseau, il n'empêche que si

on est renseigné un tant soit peu sur le second, on ignore pour ainsi dire tout du premier.

« On a beau dire, on a beau faire, mais plus on va, moins on rencontre des gens qui ont connu l'Empereur », remarquait finement le grand humoriste français Alphonse Allais; et sa réflexion s'applique aussi bien à l'abbé Fouré. Ses « contemporains » — quelques rares survivants — étaient beaucoup trop jeunes pour l'avoir vraiment connu, de sorte que ce qu'ils peuvent raconter sur lui, à l'heure qu'il est, repose surtout sur les ouï-dire habituels, affabulés, déformés, travestis, puisés à des sources incertaines. Ce qui fait que l'abbé Fouré, incontestablement l'un des trois « grands » de la création naïve avec le douanier Rousseau (1844-1910) et le facteur Cheval (1836-1924), reste et demeure un inconnu.

De plus, contrairement aux deux autres, qui ont profité de leur vivant d'un peu de célébrité — de bon ou de mauvais aloi, qu'importe ! — l'abbé Fouré n'ayant été découvert que beaucoup plus tard, seulement après sa mort, n'a guère goûté à la notoriété, bien qu'il ait commencé son œuvre vers la même époque, c'est-à-dire à partir de l'année 1886, date du premier envoi du douanier Rousseau au Salon des Indépendants.

Bien mieux : le douanier a bénéficié d'un thuriféraire illustre en la personne de Guillaume Apollinaire et le facteur Cheval a pu profiter de la renommée d'André Breton, qui, dès 1932, a su chanter son « Palais Idéal » d'Hauterives (dans la Drôme). Eh oui, tous les deux ont eu cette chance insigne. Personne, par contre, ne prit feu pour les Rochers sculptés par l'abbé Fouré,

ni avant, ni juste après sa mort. Personne n'a encore publié jusqu'ici sur cette œuvre la moindre étude digne de ce nom.

Hormis un méchant articulet paru au mois de juin 1907 dans *Les Lectures pour Tous* sous le titre : « *Excentriques confrères de nos artistes* », où ils figurent entre les rochers savamment sculptés, un siècle plus tôt, dans les bois de Libechov, près de Melnik, en Bohême, et le Palais Idéal déjà nommé, accompagnés on ne sait pas trop pourquoi, de bizarreries et d'extravagances exécutées à l'aide de sable, de cirage, de pâte dentifrice, et caetera et caetera, on ne trouve plus de trace imprimée de l'abbé Fouré jusqu'à la publication, en 1952, d'une espèce de guide des Rochers sculptés, rédigé par M. H. Brebion, propriétaire des lieux, ainsi que du restaurant qui en porte le nom, relayé neuf ans plus tard par un reportage dans *Le Jardin des Arts* (N° 80-81), commis par l'auteur du présent ouvrage, et pratiquement le tout premier texte non railleur sur le sujet...

Dans l'album de photos de Gilles Ehrmann, préfacé par André Breton, sous le titre *Les inspirés et leurs demeures*, édité en 1962, pendant la décennie charnière à partir de laquelle l'abbé Fouré cessait d'être un illustre inconnu, Breton, si prolix au sujet du facteur Cheval, ne cite même pas les Rochers de Rothéneuf dans sa préface; dans la notice explicative, due visiblement à une autre plume que la sienne, la date de naissance de l'abbé est erronée. Méconnu, oui, mais plus tout à fait inconnu... Un progrès.

Et pourtant... Des centaines de personnes ont visité,



parfois en rangs serrés, ces Rochers depuis le début de ce siècle; des milliers et des centaines de milliers de celles et de ceux qui n'ont jamais cessé d'y aller en une sorte de pèlerinage touristique, comme il y en a tant, y on acheté un nombre non moins impressionnant de cartes postales représentant, les unes les sculptures, les autres les rochers, d'autres encore l'abbé en personne, bonnasse, le demi-sourire rusé, un tantinet mégalomane, semble-t-il, vêtu de sa sempiternelle soutane, quelquefois ornée de sa bavette, et coiffé de son énorme chapeau noir à larges bords. C'est fou ce qu'on pouvait trouver de ces cartes-là naguère aux Pucés, de même que des photos écornées, jaunies, prises par des amateurs, chez des brocanteurs de quartier !

Et cela continue, comme si de rien n'était, car voilà que la mer se retire, les cars arrivent, bondés, déversant pêle-mêle des grappes de touristes lourdes de marmaille en tricot rayés, de chienchiens, cousines et cousins, ceux qui fument, ceux qui crachent, ceux qui portent les lunettes de soleil, ceux qui se photographient à tour de rôle et ceux qui laissent brûler leurs clichés par le terrible et aveugle soleil de midi, ceux qui saucissonnent et ceux qui se regardent, tout d'un coup vaguement dépaysés, un peu inquiets, quand ils ne rigolent pas franchement, en se tapant dans le dos, et qui ne font, somme toute, que passer... passer comme passe le temps, tandis que la mer revient déjà tout doucement et s'apprête à envahir pour quelques heures les failles des rochers, de cette eau jadis fameuse, d'un vert très clair, légèrement ferrugineuse, et qui, ingurgitée à petites doses ou tout simplement

appliquée sur le visage avait assuré, paraît-il, une vue perçante et une ouïe proverbiale à tant de générations de Rothéneuf...

Alors, autant en emporte la marée ?

Évidemment, on peut se demander pourquoi. Pourquoi cette longue, cette interminable traversée du désert ? Cet obstiné silence devant l'œuvre de l'abbé Fouré ?

Probablement parce que les temps n'étaient pas encore suffisamment mûrs pour aborder en toute objectivité le phénomène de la création naïve, et, prenant celle-ci définitivement au sérieux, de se pencher attentivement sur tous les problèmes qui en découlent.

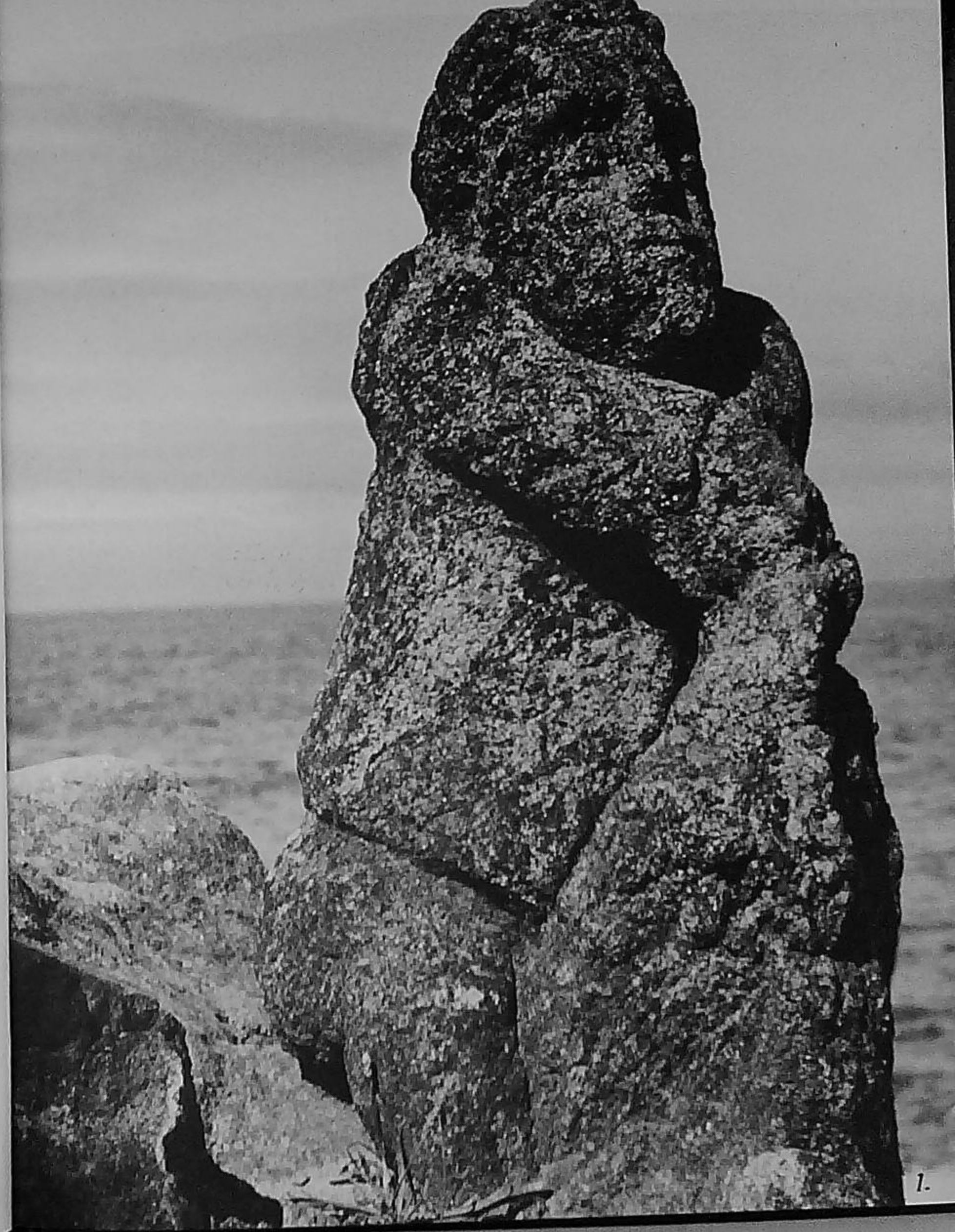
En fait, dès ses débuts, l'art singulier et naïf par excellence de l'abbé Fouré était entaché d'une équivoque, et cette équivoque était de taille. D'un côté, il n'était *pas assez fou* pour les surréalistes, tandis que pour les bien pensants, il était *justement* fou à lier.

Pour que cela change, il a fallu attendre la caution de deux ou trois personnalités de tout premier plan, pour ne citer que Claude Lévi-Strauss, savant de renommée mondiale et l'un des pères du structuralisme, puis André Malraux.

Le professeur Claude Lévi-Strauss, dans sa réponse à une enquête sur Picasso, n'a pas hésité à dire ceci : « J'attendrai plus pour un renouveau des arts graphiques de ce qu'on appelle aujourd'hui la peinture naïve, que de toutes les recherches savantes des cubistes et des abstraits ».

Quant à Malraux, au moment où, ministre de la Culture, il faisait classer le Palais Idéal du facteur Cheval,

1. *Un de Rotheneuf  
gardien de la mer*
2. *Lucifer*
3. *L'Egyptien face aux flots*
4. *Tête de Pierre*
5. *Le Benjamin de Rotheneuf*
6. *Gargantua*
7. *Le Grand Pointu*







3.







lui non plus n'a pas mâché ses mots : *Qu'est-ce que le Palais Idéal ? C'est le seul exemple de l'art naïf en architecture.*

Domage seulement qu'il n'ait pas eu le temps de classer, après le Palais Idéal, les Rochers sculptés de Rothéneuf qui représentent en fait *le plus grand et le plus beau spécimen de la sculpture naïve de par le monde !*

\*

L'aventure de l'art naïf, dans ses multiples péripéties, serait franchement inexplicable si on ne la replaçait dans le contexte de l'époque de ses origines, non pas comme un *Deus ex machina* antique quelconque, mais bel et bien comme *la conséquence directe* de la radicale transformation de la condition humaine tout entière, accompagnée de la mutation irréversible de nos modes de penser, de sentir, d'aimer, de rêver et de créer, se déroulant devant nous, sinon s'achevant sous nos yeux.

Autrement dit, comment et pour quelle raison la violente intrusion de la machine dans notre vie et dans nos mœurs, qui s'est produite vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle a-t-elle pu bouleverser de fond en comble non seulement le visible, de même que notre environnement immédiat, mais aussi les différentes façons de *l'appréhender plastiquement*, à commencer par une flagrante métamorphose de l'œil de l'artiste, lequel ne peint ni ne sculpte plus ce qu'il voit directement, grâce à son cristallin et son nerf optique, mais substitue peu à peu à la réalité d'autres

visions qu'il puise à partir de là, dans ce que j'appellerai, faute de mieux, les yeux de l'âme.

Cette expression n'est pas de moi. Je l'ai trouvée chez Stendhal, Stendhal l'a trouvée chez Shakespeare et Shakespeare dans l'Ecclésiaste.

\*

En France, cela a commencé avec la Révolution de 1789 et le décret de la Convention abolissant les anciennes Corporations, donc favorisant par ricochet l'implantation de nouvelles techniques industrielles.

La conséquence, c'est que tous ceux qui avaient des aptitudes pour la taille, le modelage, si ce n'est pour le dessin, et qui, autrefois, pris en charge par l'une de ces corporations, devenaient après apprentissage d'habiles artisans d'art, et quelquefois d'authentiques peintres et sculpteurs, se sont vus rejetés soudain de tout enseignement artistique quel qu'il soit, livrés dorénavant à eux-mêmes, en proie à leurs rancunes et leurs nostalgies solitaires, obligés de gagner leur vie en produisant des objets essentiellement utilitaires auxquels, en d'autres circonstances, ils auraient conféré des parcelles de leurs âmes.

D'autre part, l'artisanat traditionnel rural cédait progressivement du terrain, remplacé inexorablement par la fabrication d'objets rigoureusement semblables les uns aux autres et privés irrémédiablement de la sensibilité de la main aussi bien que de celle du cœur.

Mais que faire, si ces désirs, ces tourments, ces vellétés

de créer se révélaient plus forts que les journées épuisantes d'un travail de dix à douze heures ?

Et c'est comme cela que l'ère des évasions dominicales commença, timidement d'abord, s'amplifiant ensuite, au fur et à mesure que le nombre des victimes du *progrès* grandissait sans cesse tout au long du siècle passé.

Un siècle pas comme les autres, jalonné de maintes réussites à la sauvette, sans oublier quelques véritables chefs d'œuvre, fruits d'un labeur gigantesque, incroyable, stupéfiant, nécessitant, pendant des années les minutes de moindre loisir, les heures volées au sommeil et la totalité des dimanches et des jours fériés !

Le facteur Cheval, ses épuisantes tournées, longues de dizaines de kilomètres, à peine terminées, ne trouvait-il donc pas encore le temps et la force nécessaires pour reprendre sa brouette et ses cailloux, afin de parachever son ouvrage à la lumière des bougies ? Ouvrage auquel il a donné trente-trois années de sa vie... Quant à celui de l'abbé Fouré, s'il en a nécessité un peu moins, ce sont vingt-cinq années tout de même, à peu de chose près. Un quart de siècle !

## II

### le temps des naïfs

Certes, il y a eu des temps naïfs, des temps où l'homme appartenait au monde, où l'homme était un être et non un objet, où l'homme était un être et non un objet.

Les philosophes grecs ont dit que le monde est un être et non un objet, que le monde est un être et non un objet. Les philosophes grecs ont dit que le monde est un être et non un objet, que le monde est un être et non un objet. Les philosophes grecs ont dit que le monde est un être et non un objet, que le monde est un être et non un objet.



Certes, il y eut de tout temps des « artistes » qui s'ignoraient ou s'ignorent et, comme tels, sont restés et restent à jamais anonymes.

Les prisonniers gravaient avec des moyens de fortune des graffiti sur les murs de leurs cellules ou de leurs cachots; les bagnards décoraient des noix de coco ou en faisaient des tabatières et autres babioles marquées d'un : « souvenir de l'Île du Diable »; les religieuses brodaient et peignaient des images pieuses quand elles ne les piquaient à l'aiguille ou ne les incisaient au canif — les dénommés « canivets » ou quand encore, pour changer, elles ne se contentaient d'introduire, en pièces détachées, des calvaires en miniature dans des carafes et dans des bouteilles de tous les formats — de vrais tours de force; les marins, eux, par calme plat, introduisaient de minuscules

voiliers dans des bouteilles semblables et fabriquaient, comme autant de bateaux-souvenir, des modèles réduits de bâtiments sur lesquels ils avaient navigué — vraisemblablement ceux-là même qu'ils peignaient chez eux, une fois revenus à terre; les pâtissiers et les charcutiers sculptaient en sucre ou en saindoux des Notre-Dame et des Arc de Triomphe éphémères; les bergers confectionnaient des cannes extraordinairement ouvragées, souvent surchargées de bêtes fabuleuses et de personnages imaginaires au gré des nodosités du bois; les sages demoiselles des bonnes familles peignaient des paysages romantiques, ne se servant pour les couleurs que de leurs propres cheveux, mêlés à ceux de l'aimé; les petits retraités s'adonnaient à la confection de petits tableaux à l'aide de timbres-poste; d'autres pyrogravaient ou, à défaut d'un outillage un peu spécial, se rabattaient sur des assiettes cassées et composaient avec les débris de leurs services de la Compagnie des Indes des mosaïques informelles auxquelles un Raymond Isidore, si près de nous, a rendu la dignité du matériau noble, apte à édifier une vaste demeure féérique qui a fini par devenir, à la longue, la sienne; les « poilus » bleu-horizon enfin, taillaient dans la boue des tranchées des cannes, ressemblant à s'y méprendre à celles des bergers, puis cisailaient, limaient et repoussaient à coups de marteau le cuivre et l'aluminium des douilles d'obus, les transformant patiemment tantôt en bagues, tantôt en briquets ou autres bibelots plus ou moins artistiques.

Tout ceci ne se différenciait pas, généralement, du banal passe-temps, ni ne dépassait, à tout prendre, les

performances de nos maquettistes actuels, sans compter les accessoiristes et les « paysagistes » pour trains électriques... Rien que des exercices d'adresse et des prouesses manuelles. Le bricolage minutieux et l'autosatisfaction méritée.

Jamais, au grand jamais les « problèmes personnels » comme on dit aujourd'hui, n'intervenaient d'aucune manière; la somme d'heures dépensées, nécessaires à la matérialisation des marottes et des violons d'Ingres restant le seul et unique critère de la valeur de l'œuvre. La perfection, pour ne pas dire la beauté de l'ouvrage accompli ne comptait pas. Ou si peu.

Il est indispensable, toutefois, de souligner que ces gens n'inventaient que rarement, se limitant, dans la plupart des cas, à copier des modèles déjà existants, pris, soit dans le répertoire du folklore traditionnel populaire, soit dans les gravures et les reproductions des œuvres d'art.

D'autre part, ils subissaient les influences de leur milieu et ne négligeaient ni les avis ni les conseils de leur entourage, lesquels conseils et recettes prenaient quelquefois l'allure d'initiations, ni plus ni moins, ce qui aboutissait à enlever à ces touche-à-tout de bonne volonté le peu d'originalité qu'ils pouvaient avoir! Croyez-vous qu'il soit si facile d'enfiler les bateaux ou les calvaires dans les goulots étroits des bouteilles, si on ne connaît pas le « truc » et les tours de passe-passe ?

\*

Rien de tel, cependant chez ces réprouvés que l'on baptisa « Naïfs », contraints et forcés de tout improviser : les formes, les couleurs, le dessin, les volumes, le clair-obscur. D'où ces ombres-couleurs et ces couleurs-lumières se chevauchant sans cesse, se court-circuitant ça et là dans une gerbe d'étincelles jaillies de la nuit intérieure, lorsque le songe et la réalité ne font qu'un.

D'où, également, ce côté indubitable de l'inédit, du guère encore vu, que le peintre André Derain comparait à des coups de fusil tirés à bout portant; tellement la sensation de quelque chose qui vous échappe le figeait, impuissant, sur place. La présence d'un don ou d'une grâce qui ne s'apprend ni ne s'imite jamais.

Quoi d'étonnant que le commun des mortels n'ait eu que mépris pour ce qu'il considérait comme barbouillages et enfantillages. Il n'y voyait que des erreurs et des maladresses. Maladresses comparées à quoi? Erreurs par rapport à qui et à quoi? A l'art officiel, dont le premier venu, à condition qu'il soit un peu habile, pouvait assimiler aisément les rudiments en passant par l'une de ces écoles des Beaux-Arts, dispensatrices du savoir-faire, lui permettant d'exécuter des copies-conformes, sinon de peindre à la manière de?

Étaient-ce donc eux, ces « chers Maîtres », nantis de diplômes, envers qui les pauvres naïfs se sentaient fautifs, rongés par un incurable complexe d'infériorité? Certainement. Le grand public ne jurant que par eux et toujours conditionné par le prestige de leurs envois dans les Salons officiels, avait là, en effet, son unique référence quant à ce qui est beau et ce qui ne l'est pas.

Tout se liguait contre les Naïfs, tout, absolument tout, jusqu'au qualificatif de « naïf », détourné sur le tard, pour le besoin de la cause, de sa signification originelle : *naïf, qui retrace simplement la vérité, la nature, sans artifice, sans effort; qui est gracieusement inspiré par le sentiment* (Littré). Donc autant de qualités, au lieu de défauts – des qualités plus que rares, du reste louangées tant et plus auparavant, et par Diderot, et par Stendhal, aussi bien pendant une bonne partie du XVIII<sup>e</sup>, que pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, c'était ainsi, et on n'y pouvait rien.

Or, aussi étrange que cela puisse paraître, les naïfs n'ont pas renoncé. N'ont pas désarmé. Malgré l'ostracisme quasi-général, la ségrégation, le racisme, malgré la volonté à peine camouflée de les maintenir coûte que coûte dans une sorte de ghetto culturel, ils ont continué néanmoins leur quête envers et contre tous!

Dans quel but? Aiguillonnés par quel intérêt? Dans l'attente de quoi?

Ils savaient bien pourtant qu'ils n'avaient aucune chance d'exposer ni le moindre espoir de vendre, de « percer ».

Ils continuaient cependant à conjurer tant bien que mal leur sort, leurs manques, leur existence misérable; ils continuaient à descendre dans les abîmes de leur psychisme, à braver les maelstroms des fantasmes venus d'ailleurs et d'exorciser les spectres et les esprits inconnus guidant leurs pinceaux, afin que la transsubstantiation tant désirée s'accomplisse et que la malédiction, pardon, leur « inspiration » devienne une fois pour toutes la chair de leur chair!

*Parce qu'ils étaient tous, à divers degrés, des possédés.  
Le douanier Rousseau avouait déjà sans ambages :  
Ce n'est pas moi qui peins. C'est quelque chose au bout  
de ma main...*

Maudits, déracinés, trompés, spoliés, obsédés par ce proche passé, ces hier et ces avant-hier ensoleillés se dérochant sans cesse et qui leur apparaissaient de plus en plus auréolés sous les traits d'un Eden lointain ou de quelque Paradis Perdu, ils n'ont trouvé rien de mieux toutefois pour tenter de les faire revivre, que d'évoquer les vestiges de ce passé, autrement dit de peindre leurs propres souvenirs de la paix idyllique des champs et des chaumières, des eaux heureuses des rivières non polluées et un bonheur de cieux on ne peut plus bleus.

Pour cela, il suffisait, tout compte fait, de peu de chose; d'un coin de cuisine, d'un vieux drap et de couleurs à bon marché, alors que pour les plasticiens, tailleurs sur pierre ou sur bois, infiniment moins nombreux que les peintres, il s'agissait en vérité de véritables gageures, nécessitant un certain espace pour abriter des matériaux encombrants, mais aussi de savoir prêter une oreille attentive aux échos de ce qui se racontait dans les chaumières du « bon vieux temps », images et reflets à la fois de ce même âge d'or agonisant.

Pour l'abbé Fouré, sculpteur, il « fallait » le volume et l'espace — au propre et au figuré —, le temps et le mouvement, le tout indissolublement lié dans une lutte farouche contre la matière la plus résistante qui soit : l'enjeu entre ce que ses yeux de l'âme ont vu ou ont cru voir, et ce que ses mains du corps réussissaient à étreindre et à fixer...

Eh oui, sauver, saisir, retenir et immortaliser autant que faire se peut, le plus fidèlement possible, la fuite de cet « insaisissable » qu'ordonne la primauté du narratif. Transformer les ectoplasmes et les fantômes fugaces en une matière qui dure... Donc narrer, conter, raconter dans les moindres détails l'ébauche, l'évolution, la cristallisation et la pétrification d'une fiction; n'obéissant, somme toute, qu'à la fascination d'une chimère plus vraie que nature, plus forte que sa vie; et, ce faisant, aller jusqu'au bout, jusqu'à la fin, jusqu'à ce que la mort s'ensuive...

Lui, au moins, il pouvait être sûr et certain que son œuvre lui survivrait comme la tapisserie de Bayeux a survécu à la Reine Mathilde, et comme les bas-reliefs assyriens, grecs, khmers et hindous ont eu raison des dieux et des diables qui les ont engendrés. Au même titre que les menhirs, les temples, les tombes et les statues de l'Île de Pâques.

Mais pourquoi ? Pour quelle finalité ?

On n'en sait rien. Un simple avis de passage ? Le désir de prouver que certains mortels peuvent arracher quelque chose à la mort ?

Pour ce qui est des peintres naïfs, c'est tout le contraire. Combien de leurs toiles arrivèrent-elles à bon port ? Il n'est plus douteux, à présent, qu'une grande quantité d'entre elles aient péri dès le décès de leur auteur, soit détruites par les héritiers, soit vendues à vil prix à des brocanteurs ignares, puis « récupérées » comme simples châssis et supports à repeindre. Quoi de plus normal pour des ouvrages dépourvus de toute valeur marchande ? Et tant pis pour ce qui pouvait s'y cacher, les habiter, en quelque sorte...

Faute de connaisseurs aptes à reconnaître du premier coup d'œil ces dons et ces grâces à fleur de toile, qui n'apparaîtront que bien plus tard, quoique ces dons là fussent bien plus répandus que l'on ne pensait autrefois, il est incontestable que le nombre de rescapés parvenus jusqu'à nous est très inférieur à celui auquel on pouvait s'attendre. Beaucoup d'appelés et peu d'élus, c'est un fait.

Beaucoup d'appelés, c'est vrai. Un jeune universitaire belge, Georges Schmits, l'a démontré magistralement, graphiques à l'appui, dans sa thèse de doctorat sur l'art naïf, soutenue il y a quelques années à la Sorbonne, avec une mention « très bien », et dont un graphique dénote on ne peut mieux la montée quasi constante de deux courbes, la première indiquant la multiplication progressive des ateliers, des manufactures, des fabriques et des usines, tandis que la seconde, recensant l'apparition de nouveaux artistes naïfs, l'accompagne d'année en année, avec un parallélisme confondant.

Quelle meilleure preuve, s'il en fut, que le développement du phénomène naïf n'avait rien de fortuit ? Que ce que l'on prenait un peu trop pour un quelconque accident de parcours, n'était rien d'autre qu'une nécessité vitale, organique, réaction doublée d'une réponse spontanée à une phase historique précise, déterminée par une certaine conjonction de forces, se répétant tant et plus ici et là, dans la plupart des pays de l'Ancien et du Nouveau Monde, les mêmes forces produisant inmanquablement les mêmes effets. Une preuve supplémentaire de la légitimité du fait naïf !

Tout comme il s'est avéré aussi, par la suite, que ce n'est pas par pur hasard que les « Trois Grands » de l'art naïf sont nés dans un même temps : le facteur Cheval en 1836; l'abbé Fouré en 1839 et le douanier Rousseau en 1844. Le même temps d'ailleurs, qui voit la création des premières lignes de chemin de fer français : Paris-Saint-Germain, 1837; Mulhouse-Thann, 1839; Strasbourg-Bâle, 1841 et Paris-Rouen, 1844...

Les peintres d'avant-garde, les premiers à rompre avec les traditions et les conventions plusieurs fois séculaires de la peinture, naissent également dans les limites de ces deux décennies décisives : Manet en 1832, Degas en 1834, Claude Monet en 1840, Renoir en 1841, Gauguin en 1848.

La seule différence, — et elle est d'une importance non négligeable — tient à ce que les premiers voient le jour dans une France profonde et rurale, suffisamment loin de la capitale, alors que, même si quelques-uns des seconds ne sont pas parisiens d'origine, ils le deviennent sans tarder, et, de toute façon, leur champ d'action gravite aussitôt autour de la capitale.

Le comble, c'est que ces derniers, tous sans exception, vont peindre des trains, des ponts, des locomotives et des gares sur la lancée de leur devancier, le peintre anglais J. M. W. Turner, lequel en 1844 représente la toute première locomotive à faire son entrée dans l'espace d'un tableau, et, ce, presque au moment même où le douanier Rousseau pousse ses premiers vagissements dans la Tour Beucheresse de Laval, là où son père a exercé le métier de ferblantier !

1. *Un hideux monstre marin*

2. *Vue d'ensemble des rochers  
sculptés de Rotheneuf.*

*Photo prise en 1920 par M. Bredion*

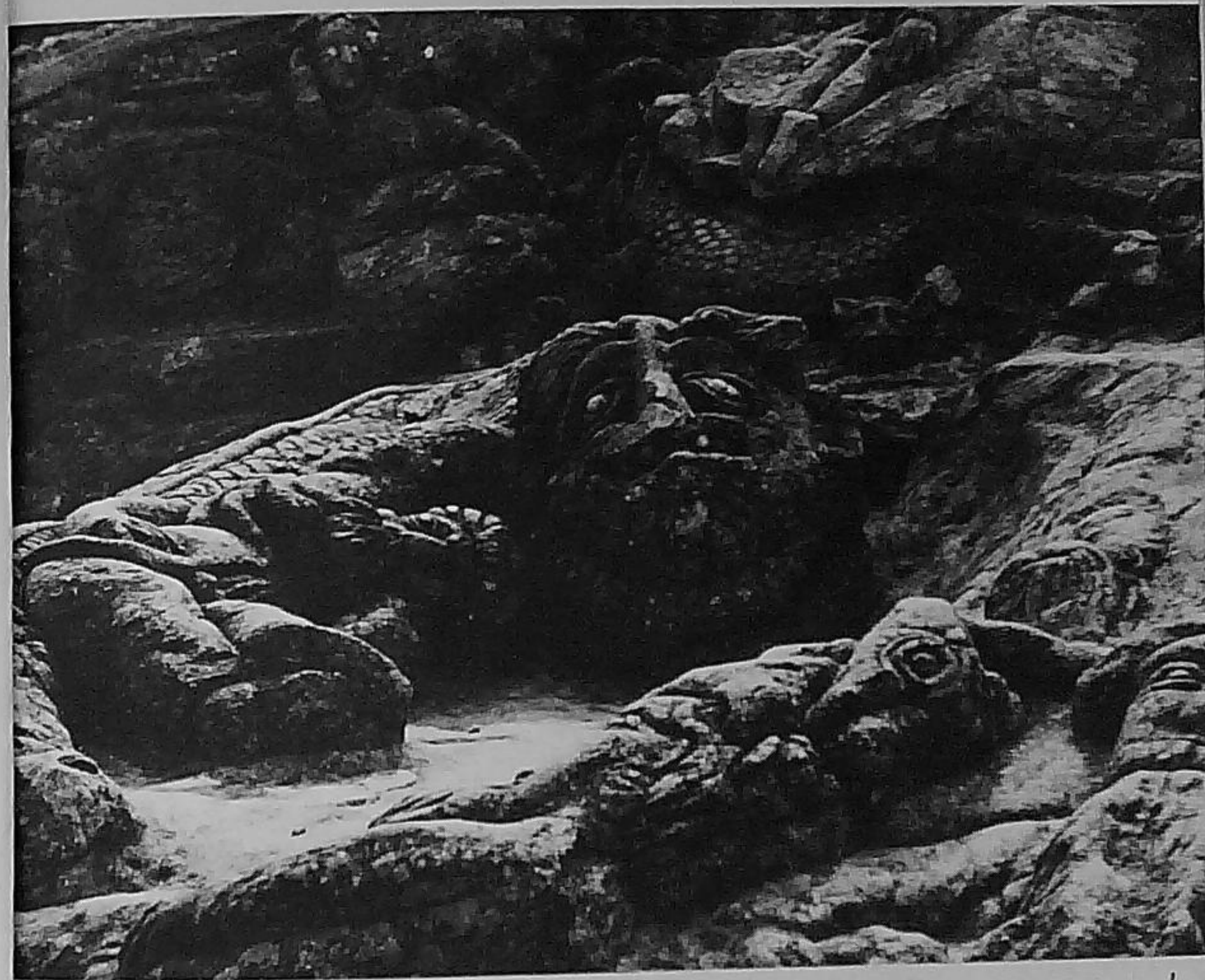
3. *La mort du dernier des Rotheneuf*

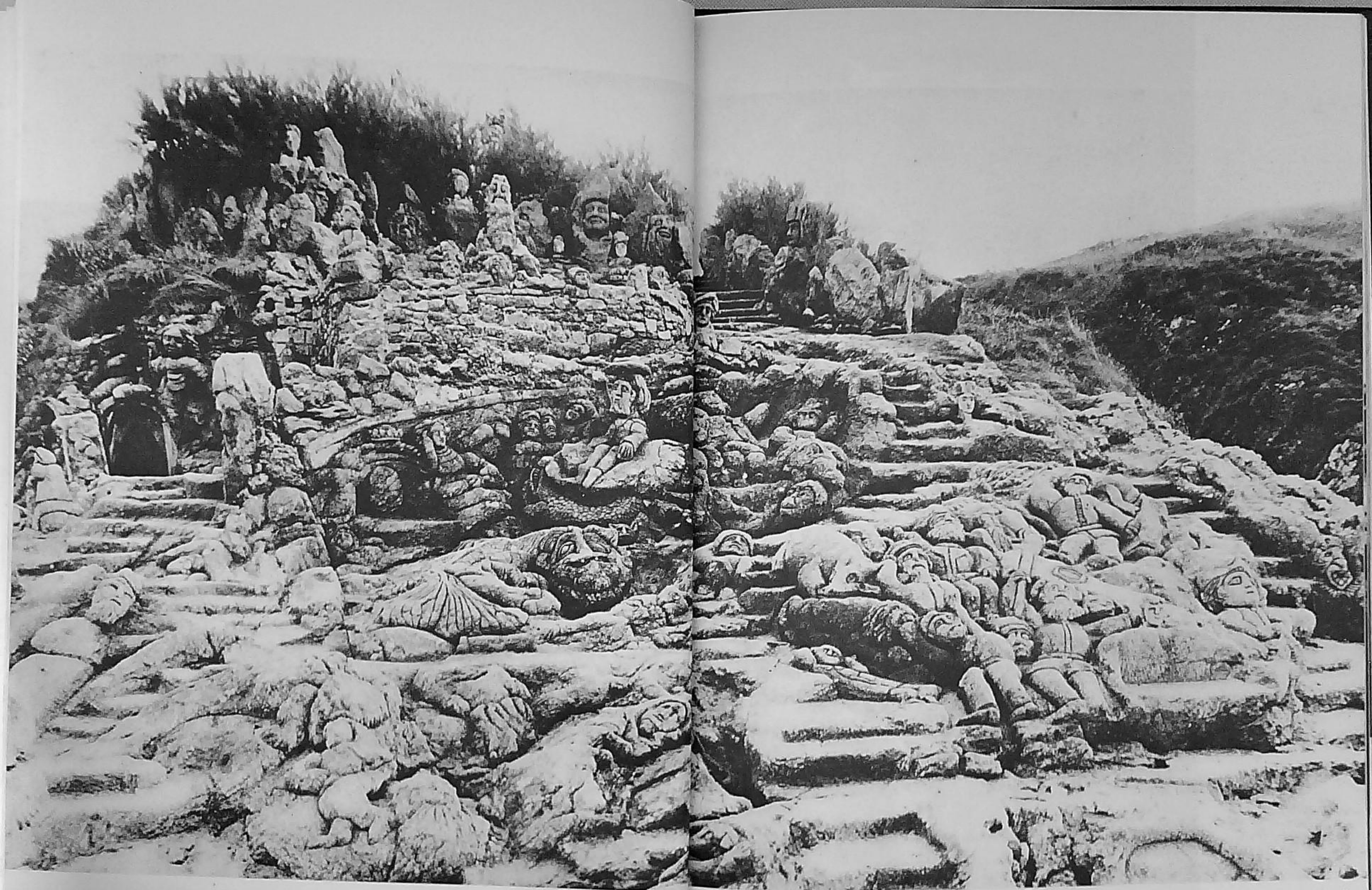
4. *Le veau marin*

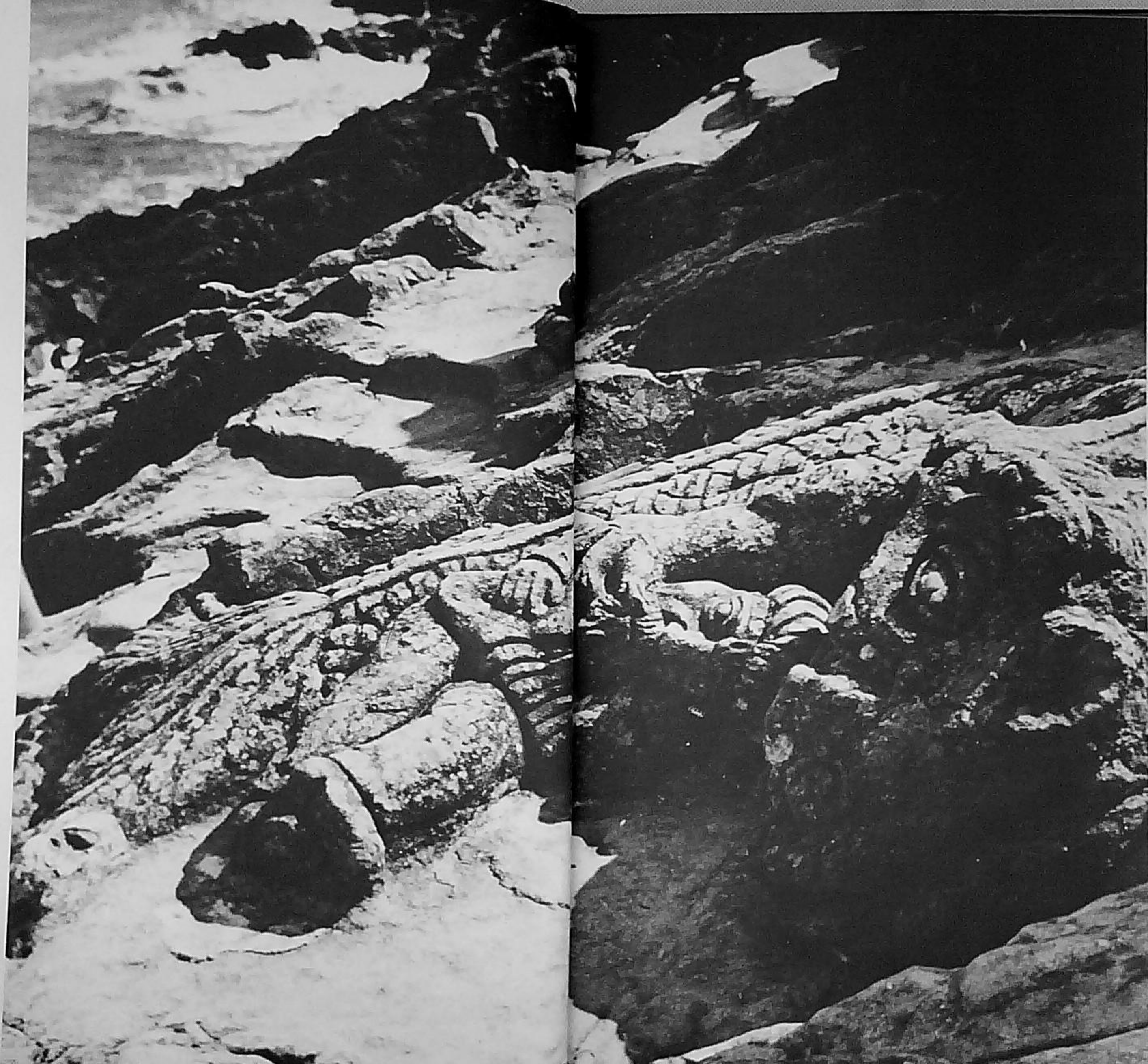
5. *Vaillant contrebandier*

6. *M. de Rotheneuf corrige  
son épouse*

7. *Le Fakir*













6.



7.

Ces exemples-là, on peut les multiplier à l'infini. Les dates sont là, irréfutables, pour marquer symétriquement des événements qui font autant de vainqueurs que de vaincus. Des années à marquer de pierres blanches et noires, simultanément. D'un côté, les conquêtes des tenants du « Progrès », donc de « l'Art Moderne », n'hésitant pas à s'inspirer de la nouvelle civilisation technicienne, se soumettant aux exigences de la science et de la machine, se fiant davantage à la raison, sinon aux raisonnements de leur seul intellect; et, de l'autre, les défaites des nostalgiques du sentiment et du cœur, privés tout d'un coup de la beauté des paysages en train de changer...

Ainsi, peu après que Baudelaire ait soupiré auprès de la nature *qui se recroqueville sous l'haleine chaude des fourneaux*, bien avant qu'elle ne traverse une crise aiguë de rejet avec *Les campagnes hallucinées* et *Les villes tentaculaires* chantées par Verhaeren, les Impressionnistes célébreront joyeusement les noces d'or du visible et de la vapeur pour un instant réconciliés; c'est alors qu'apparaissent, comme par enchantement, les premières œuvres naïves majeures accrochées pour ainsi dire à la sauvette aux cimaises du Salon des Indépendants !

Or, quand, en pleine dictature abstraite – le dernier mot, l'ultime expression de tout un cycle de la métamorphose de la peinture, annoncé, amorcé timidement avec ce même Impressionnisme – débute virtuellement une nouvelle ère, atomique, la nôtre, la Fée Électricité détrônant définitivement le règne de la vapeur, ce

sont les naïfs, en revanche, qui triomphent publiquement pour la première fois lors de l'Exposition universelle belge de 1958, sous l'égide de l'immense « Atomium » argenté, le clou et le symbole de cette grandiose manifestation bruxelloise...

Encore deux autres parallèles, comme on le voit, qui finiront, sait-on jamais, par se joindre, mais où et quand ?

En attendant, tout se passe comme si le minuit des uns était le midi des autres, se confrontant incessamment dans une lutte sans merci entre le bien et le mal ou, plutôt, en s'efforçant de se faire éliminer à tour de rôle à coups de cette dialectique universelle ! Qu'elle soit de Hegel ou de Marx, aucune importance, puisque, en fin de compte, ce sont ces thèses et ces antithèses, tirant à hue et à dia, dans un désordre apparent, qui n'ont et qui n'auront jamais cessé depuis que le monde est monde de nous mener quelque part, à notre insu, dans une direction pourtant bien définie, les mêmes qui ont peut-être permis, qui sait, au vieil Einstein, dans son laboratoire de Princeton, de supposer que ce même monde avait certainement un sens. Eh oui, ce sens ou la raison d'être de tout ce qui se passe ici bas, c'est ce que la nouvelle « Gnose » américaine, surgie là-bas, à Princeton, comme de juste, essaye d'explicitier dans la mesure du possible à la lumière des plus récentes découvertes scientifiques...

Comme les cailloux au fond de la mer commencent à remuer avant la tempête, ainsi, bien des signes prémonitoires de ce que seront les futurs mobiles de la création

naïve à venir commencent à se faire jour, avant l'heure, dans le XVIII<sup>e</sup> siècle finissant.

A ce grand tournant de l'histoire, sans doute le plus important depuis la chute de l'Empire Romain, à ce moment où la civilisation millénaire s'apprêtait à changer de cap et de mains, il était certes normal, avant que l'irréparable ne se fasse et que rien ne soit plus jamais comme avant, que ses témoins, que ses contemporains parmi les plus lucides, visionnaires ou prophètes, se mettent à s'interroger et à interroger leur passé, ses miroirs moirés, sinon les murmures et rumeurs de leurs mémoires ancestrales défaillantes, comme si la question : « D'où venons-nous », la réponse allait être : « Où allons-nous ».

Jean-Jacques Rousseau plaide en faveur de la campagne contre la ville... Bernardin de Saint-Pierre écrit son *Paul et Virginie*, roman naïf par excellence — « Manuel de l'amour naïf », dira Lamartine... Un dénommé Mac Pherson imagine, en 1760, le barde celtique Ossian, prétendument fils de Fingal et roi de Morven, n'ayant pourtant jamais existé, mais que Goethe cite dans *Les souffrances du jeune Werther* et dont les *Chants*, le « tube » de l'époque, seront annotés par le non moins jeune Bonaparte... Walter Scott exhume le Moyen-Age, sa violence, ses vertiges, ses vertus et ses chevauchées guerrières qui ont tant influencé le Romantisme en herbe, en créant peu à peu ce climat singulier que l'on sait, et qui trouvera sa conclusion dans la construction du plus grand pont « gothique » sur la Tamise, tout en métal, dont les ogives sont imitées par le reste du monde civilisé... Les frères Grimm, Wilhelm et Jacob, traquent et collationnent les contes populaires

d'Allemagne... En 1764, Horace Walpole inaugure avec son *Chateau d'Otrante* le roman « gothique », dit également « Roman noir » — notre « Série Noire », avant la lettre — le dernier soubresaut de l'âme du Moyen Age, où la terreur se mêle au fantastique le plus débridé, vidant soudain ses oubliettes des chaînes et des squelettes, lâchant des spectres et des fantômes sur les générations qui en verront d'autres pendant la Révolution et les guerres de l'Empire... Et plus particulièrement sur celle de Stendhal qui, à la date du 16 Messidor an XI (le 5 juillet 1804), écrira dans son journal : *La naïveté me paraît le sublime de la vie ordinaire !*

Il est incontestable que le goût des aventures extraordinaires et la soif du merveilleux étaient alors si forts qu'au début de l'année 1785, on annonce la parution simultanée, à Paris et à Amsterdam, du *Cabinet des Fées*, ou plutôt de recueils de contes populaires de tous les temps et de tous les pays où figureront, entre autres, quelques-uns, extraits des *Contes des Mille et une Nuits*, traduits précédemment de l'arabe par Antoine Galland, ancien secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, et publiés pour la première fois en Europe par la Veuve Claude Barbou, à Paris.

Leur succès fut sans précédent. Limité initialement à 30 volumes, à raison de deux volumes par mois, cette collection atteindra le nombre de 41 volumes, dont les deux derniers paraissent dans la première moitié de l'année 1789. Et le 14 juillet de cette même année, la Bastille tombait...

Le siècle rompait ses amarres... Le siècle abordait enfin

l'inconnu. Et, comme tout se tient, la Révolution sonnait aussi le glas de la famille des Rothéneuf !

Il me semble que sans ces éclaircissements préalables, l'œuvre de l'abbé Fouré, issue de la double tentation du merveilleux et de l'épopée, paraîtrait tombée d'une autre planète...

Qu'on veuille bien me pardonner ce qui pourra paraître à d'aucuns comme une digression. Mais elle était nécessaire, indispensable, avant d'en venir à ces Rothéneuf dont le ciseau de l'abbé Fouré a écrit la saga de granit sur un rivage breton.

### III

## les Rotheneuf entre le mythe et la réalité

Car, en effet, cette...  
longue...  
Après...  
appartenant...  
fièvre de...  
années...  
de l'histoire...  
Nagué...  
en...  
de...  
indépendance...  
conspiration...  
Cependant...  
dans...  
une...

III  
les Rothéneuf  
entre le mythe et la réalité

Car qu'est-ce, enfin, que ces Rothéneuf ? Il serait temps maintenant, de tenter de faire leur connaissance. Après avoir regardé de plus près leur blason ! Leurs armes représentent une espèce de phoque, flanqué de deux fleurs de lys séparées par un glaive couronné. Or, ces armes-là ne figurent dans aucun ouvrage exhaustif consacré à l'héraldique française. Alors ?

S'agit-il d'une famille noble, d'un clan, ou d'une tribu en quelque sorte composite ? Ou plutôt du fief d'une de ces bandes des frères de la Côte, d'une de ces compagnies de vieux loups de mer se formant et de défaisant périodiquement selon les aléas de la politique et leurs conséquences socio-économiques ?

Vraisemblablement, il s'agirait de tout cela à la fois, mais bien malin celui qui saura démêler la part du mythe

de celle des événements vécus; celui qui tranchera, preuves à l'appui, où commence la vérité et où finissent toutes sortes de fables transmises oralement de génération en génération. Car c'est presque d'une légende qu'il s'agit, celle d'une « famille » ou, plutôt, d'une lignée mythique.

Les « généalogies » concernant les Rothéneuf sont plus que douteuses, et la majorité des personnages faisant partie de la légende sont inconnus à l'État Civil. La plupart d'entre eux portent tout bonnement des surnoms tels que : la Goule, Bas Plat, Trois Pierres, le Grand Pointu, le Haut Plat, le Petit Pointu, l'Œuf, l'Ours et le Haut Queue, empruntés aux noms des rochers qui se découvrent par la basse mer, alors que quelques autres, pour ne nommer que La Bigne, La Haie, Rochefort, Bennetin, le Grand et le Petit Chevreuil ont hérité des appellations des grands rochers du large, visibles par tout temps.

A ceux-là, il faut ajouter des sobriquets plus fantaisistes encore : « Les Cinq Clowns » (John, Bernard, Auguste, Eugène et Arthur), Manille, Lucifer, Job ou Vive la joie, Crésus, La Buse, etc., ce qui n'empêche nullement du reste, quelques-uns de cumuler et d'ajouter à leurs noms patronymiques des surnoms de circonstance : ainsi un Durand — encore le nom d'un rocher ! — est plus connu comme Gargantua; Le Guémereux s'appelle aussi le Fakir; Yves du Minihic, le Guerrier Romain et Jean de Caulnes, l'Égyptien. On croit deviner : Gargantua, parce que grand mangeur et grand buveur; Manille, parce que valet de son état, il est d'un dévouement d'esclave; Lucifer,

parce que lieutenant des « Mathurins », ordre trinitaire voué au rachat des victimes capturées par les barbaresques; le Fakir, parce que mi-rebouteux, mi « jeteur de sorts », il est censé inspirer à tous une certaine crainte à cause de ses présages; Guerrier Romain, parce que coiffé d'un casque ancien, trophée d'une bataille brillamment gagnée; l'Égyptien, parce que polyglotte et interprète, ayant séjourné jadis à Alexandrie, et Crésus, parce que ce vieux gentilhomme breton déchu aurait perdu sa fortune dans la débauche et les exploits louches. Reste La Buse, un autre « Financier » qui, aidé par sa femme, « fournissait » aux Rothéneuf des gardes-robres et des ustensiles de cuisine, donc faisait ses petites affaires, un peu à l'écart des exploits guerriers.

Le nombre total de tous ces personnages sculptés dans un périmètre de 500 mètres carrés environ, s'élève à trois cents dont une quarantaine seulement possèdent des pedigrees plus ou moins crédibles.

Et encore ! Ce ne sont pas de ceux que l'on avoue volontiers : rescapés de galères, gibiers de potence en sursis, soutiers occasionnels, marins-pêcheurs quelquefois, contrebandiers à leurs heures, braconniers toujours, tous ces personnages ne vivent que par et pour la mer, toujours prêts à un coup de main, même si cette main-là se prolonge d'un grand couteau d'abordage, tous flambant joyeusement leurs vies à des alcools variés, surtout quand le vent mugit plus qu'à l'accoutumée, et que l'humidité les pénètre jusqu'aux os — ces os dont chacun d'eux sait très bien, dès la fleur de l'âge, qu'il ne les fera jamais vieux...

Ce n'était même pas là, comme on le voit, de francs corsaires à l'exemple de Surcouf et de Duguay-Trouin, leurs voisins Malouins illustres, qu'il ne faut confondre en aucun cas, ni avec des pirates, ni avec des flibustiers, encore moins avec des boucaniers.

Ainsi ne navigant pas sur les mers lointaines, chaudes et phosphorescentes, les Rothéneuf n'ont pas aperçu de poissons volants, n'ont pas enterré de trésors dans l'île de la Tortue et n'ont pas connu d'amours exotiques avec les femmes de toutes les races et de toutes les couleurs.

Ils n'en voguaient pas moins sur leurs naves, leurs caravelles, leurs caraques, leurs galéasses, sans oublier, bien sûr, leurs « Flèches des Flots », galères extra-rapides du temps de leur splendeur, qui leur servaient en même temps de domiciles et d'entrepôts — d'autant qu'on ne retrouve nulle trace par ici de leurs habitations, pas plus que d'un quelconque ouvrage fortifié — cette flotte-là n'a eu semble-t-il à en découdre qu'avec les gens d'en face, ceux de Jersey et de Guernesey, et à courser bon an mal an le vieil ennemi héréditaire anglais, ne quittant pour ainsi dire jamais les eaux familières de la Manche.

Corsaires inavoués, démunis de lettres patentes royales, ils appartenaient néanmoins à ces forces navales de soutien que déjà Louis XI voyait d'un œil assez bienveillant. Ceci est pour leurs occupations ordinaires; en cherchant bien, on ne trouve pas grand chose de saillant en dehors d'activités guerrières s'étendant cependant sur plusieurs siècles.

Toujours est-il que l'épopée des « Rothéneuf », si épopée il y a, commence vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque la famille décide de s'établir, on ne sait trop pourquoi,

dans les dunes et les criques s'étendant tout autour d'un promontoire haut de trente à quarante mètres et large de quarante à quarante-cinq mètres — nos Rochers sculptés actuels — afin d'y établir une base de ralliement pour ses diverses activités.

Il faut croire que ce choix était judicieux, à en juger par la qualité et la quantité sans cesse croissantes de leurs bateaux, et, par conséquent, des équipages... Dès le siècle suivant, leur chef incontesté, Monsieur de Rothéneuf, dont la puissance et la fortune allaient s'accroître irrésistiblement, pouvait se permettre de traiter d'égal à égal les chatelains descendant des Connétables de Dinan et de Saint-Malo, tout en maintenant une entente cordiale avec les villages des alentours. Des moines et des chapelains, attachés à la tribu, veillaient à ce qu'elle fût en règle avec le ciel, et c'est sans doute deux d'entre eux, les dénommés Sylvain et Urbain, qui conseilleront à Monsieur de Rothéneuf de creuser à même le roc un imposant autel à saint Budoc, en s'adressant pour ce faire à un ou plusieurs artisans, tailleurs de pierre, auteurs d'innombrables calvaires, allant à pied de village en village pour proposer leurs services. Effectivement, ce fut fait, et en grand. Jugez-en : l'autel mesure 36 pieds de haut sur 66 pieds de large.

Saint Budoc ? Un saint spécifiquement breton, cela va sans dire, peut-être même pas très catholique, apostolique et romain, comme il y en a eu tant... y compris le non moins singulier saint Cornely qui était pape à Rome, mais qui fuyait une armée ennemie dans la lande de Carnac;



*or le miracle se fit, grâce à la ferveur de sa prière, de sorte que l'armée en question s'est transformée, instantanément, en plusieurs alignements de menhirs...*

Puis, d'où vient ce Don-Goberien, patron « personnel » de l'abbé Fouré ?

Je pense que ces échantillons, pris au hasard, suffisent pour démontrer à quel degré le légendaire païen celte maintenait son emprise, combien vivace encore, sur la jeune église, se contentant généralement de palliatifs : exorcismes des fontaines magiques et christianisation des menhirs ! On les surmontait d'une croix, et le tour semblait joué. Mais l'Enchanteur Merlin, la fée Viviane et la forêt de Brocéliande n'ont pas disparu pour autant.

Quant à Saint Budoc, c'est bel et bien lui qu'invoquait Jacques Cartier lors de ses grandes expéditions. Né à Saint Malo, il possédait toutefois un manoir, Limoelou, à Rothéneuf, restauré récemment avec les fonds récoltés par une société de ses amis canadiens de Montréal. Il se trouve un peu en dehors du bourg, en rase campagne, en bordure de la route qui longe le cimetière où, sous une mince dalle étriquée, repose le corps de l'abbé Fouré.

Malheureusement, même les meilleures histoires ont une fin, aussi cette exploitation prospère, pour ne pas dire cette domination de la mer, exercée pendant plus d'un siècle et demi par la famille des Rothéneuf, s'est achevée dans un bain de sang, par l'extermination totale de ses derniers représentants.

Lorsque la Révolution éclate, les Rothéneuf, comme il fallait s'y attendre, rejoints par les descendants de la

Bigne, la Haie, Rochefort, du Grand et du Petit Chevreuil, ses anciens capitaines, seconds, lieutenants et sous-lieutenants fidèles, rallient presque immédiatement le camp des Chouans. Dès ce moment, les sorts ayant été jetés, ce n'est plus seulement contre les habituels pirates et contrebandiers anglais qu'ils auront à se battre, mais aussi contre les fusils de l'armée régulière de la République, sans compter les faux et les fourches de leurs ex-amis paysans. Des mois et des mois de pagaille, de fuites, de luttes fratricides, de désertions et de trahisons...

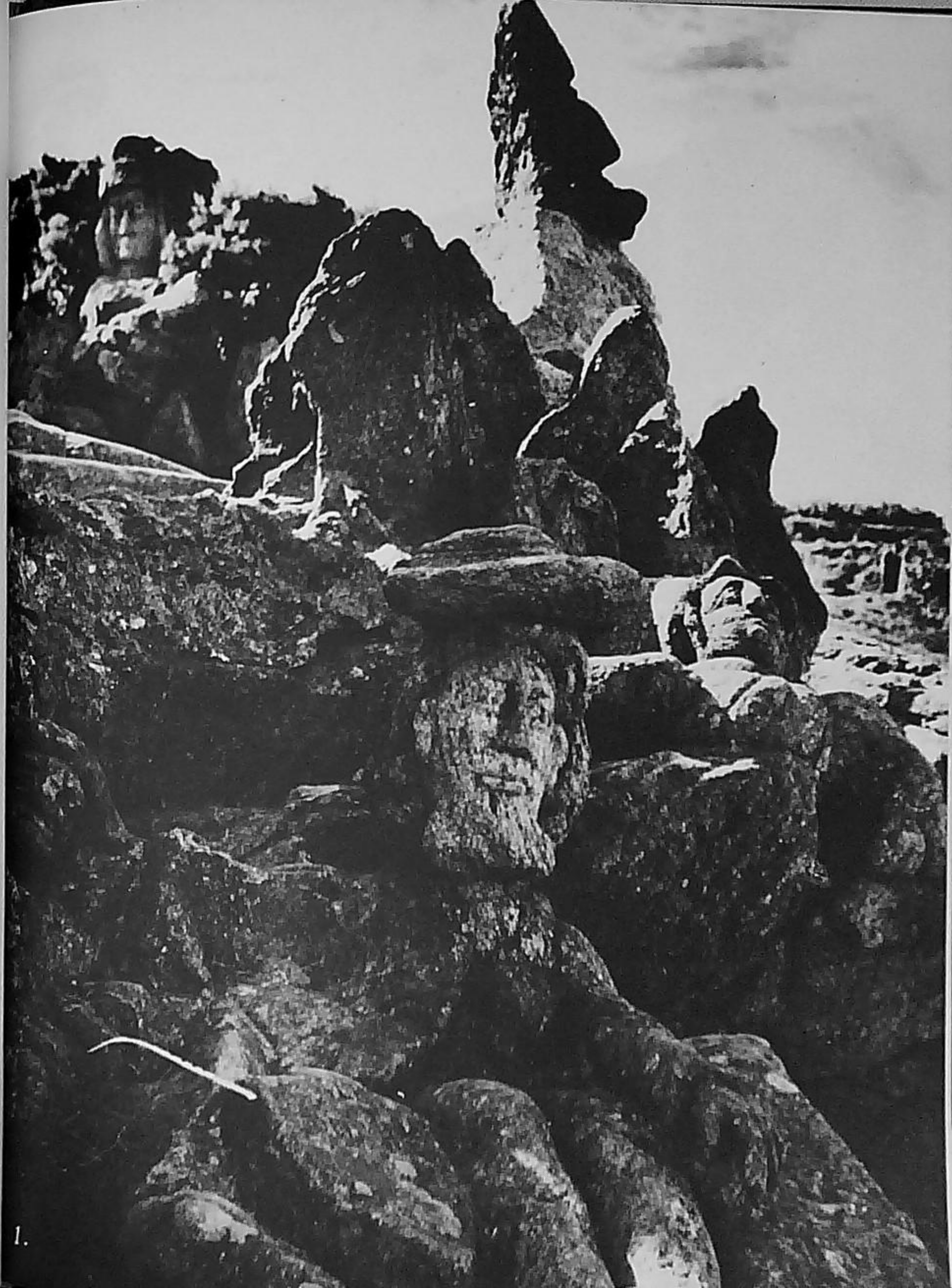
Pour comble de malchance, une tempête de suroît, particulièrement violente, finit pas détruire et par faire couler leur flotte, jusque-là invincible.

Qu'y a-t-il de vrai ? Qu'y a-t-il de faux dans tout cela ? Les preuves manquent, ainsi que les documents et les écrits, exactement comme il nous manque d'autres vestiges tangibles, matériels de ce qui s'est passé là-bas.

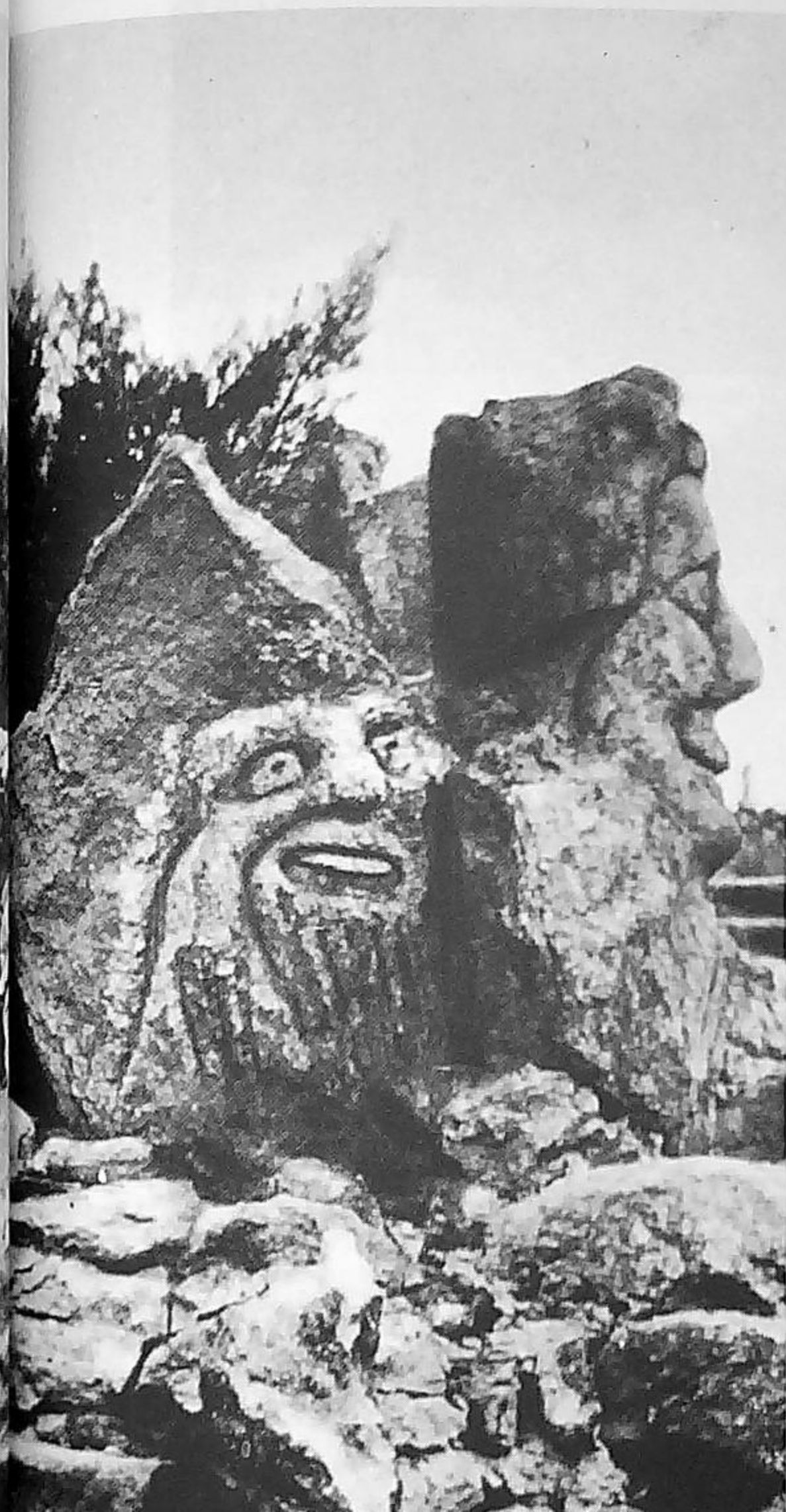
Qu'importe ! La rumeur populaire s'est chargée d'elle-même de ce qui devait périr ou parvenir, bon gré mal gré, à la postérité.

Ce sont donc ces mots, ces phrases et ces récits, polis comme des galets, à force d'être répétés inlassablement de bouche à oreille, — où la poésie occupe une place prépondérante — qui ont façonné à leur manière la légende de ce destin des Rothéneuf, se gravant ainsi plus profondément dans l'inconscient collectif, tandis que nos mass-media glissent sur nous sans laisser de trace, sans retenir quoi que ce soit. Joubert ne disait-il pas : *La littérature des peuples commence par des fables et finit par les romans ?*

1. *Le dernier des Rotheneuf*
2. *Promontoire qui surplombe  
l'autel de Saint Budoc*
3. *Gargantua et sa famille*
4. *Le guerrier romain*
5. *Le tombeau de Saint Budoc*
6. *M. de Rotheneuf et sa famille*
7. *Tête trouvée*
8. *Une autre tête trouvée*
9. *L'un des Rotheneuf*
10. *Autre tête trouvée*









4.



5.



6.



7.



8.



9.



#### IV

« écouter - voir »

Vers 1885, l'année présumée de l'arrivée et de l'installation de l'abbé Fouré dans le bourg de Rothéneuf, ces « fables », anciennes d'un siècle à peu près, devaient se raconter encore un peu partout, et il n'y a rien d'in vraisemblable à ce qu'il en ait pris connaissance, bribe par bribe, quitte à ne plus pouvoir se débarrasser de leur vertu envoûtante.

Le cadre s'y prêtait admirablement. Par ce proche passé, encore si mal enterré, il s'apparentait dans une certaine mesure à quelques autres lieux que Maurice Barrès, dans sa période de recherche des origines et de l'enracinement qualifiait de « lieux où souffle l'esprit ». Il devait y flotter l'odeur tenace du goudron et de la saumure, de la poudre, du sang et du tabac, ingrédients indispensables, comme chacun sait, à tout une série de

romans de Pierre Mac Orlan. On peut même affirmer, sans le moindre risque de se tromper, que si ce dernier, au cours des pérégrinations de sa jeunesse, au lieu de s'être attardé à Brest, avait, plutôt séjourné à Rothéneuf, c'est alors là qu'il aurait conçu et écrit son *Ancre de Miséricorde*, roman qui a fait rêver maints aventuriers velléitaires en pantoufles d'entre-les-deux-guerres, au coin d'un bon feu !

L'abbé Fouré, lui, a fait mieux. Bien plus : une épopée. Dès le début de son travail, il rebrousse le chemin tracé par Joubert et tourne résolument le dos à ces récits romancés à la Mac Orlan, dûment millésimés justement, se déroulant dans des lieux archi-connus et « racontés » au goût du jour, dans un français d'aujourd'hui. Il n'en garde que les protagonistes et les péripéties, les transformant en une somme de signes et de symboles intemporels, taillés dans le langage de la pierre, qu'il situe dans quelque ailleurs ou un nulle part idéal et sur lesquels la fuite des années n'a guère de prise. Une sorte d'absolu du temps, accentué par l'équivalence du contenu et de la forme, où la mouvance des récits aux multiples facettes s'épure, se condense et se stabilise autour du noyau de l'essentiel, sa quintessence, collant le plus étroitement possible à son double pétrifié, réduit à sa plus simple *expression*.

De quand datent-ils ces messieurs de Rothéneuf, ou plutôt ses messieurs de Rothéneuf, puisqu'ils sont plusieurs à porter des têtes apparemment identiques. Lequel d'entre eux a vécu sous Louis XIV et lequel sous Louis XVI ? On ne sait. Leurs visages se ressemblent... Les accoutrements ?

Eux non plus, ne sont pas d'un grand secours. Ignorant délibérément la mode, ses impératifs et ses frivolités, les « personnages » de l'abbé Fouré ne quittent pas leur inusable costume breton, la veste brodée et la culotte bouffante, celui qui s'est maintenu tel quel, tout au moins dans les campagnes, depuis les rois jusqu'à la guerre de 1914.

Quant aux autres héros de cette épopée, pareillement vêtus, du plus petit au plus grand, leur présence aux côtés de la famille de Rothéneuf se justifie moins par la dynamique des gestes, défenses et illustrations de leurs exploits mémorables, que par l'impact de la force concentrée de leurs vies intérieures : le rôle qui leur est dévolu est, semble-t-il, de transmettre leurs caractères et leurs états d'âme, tels qu'en eux-mêmes l'éternité les a une fois pour toutes figés. Ils incarnent l'intrépidité, la force, la ruse, le courage, l'inconstance, la foi, le mystère, la cupidité, le vice, la lubricité : *Gargantua*, c'est la volonté ; *Vive la joie*, la témérité ; *l'Égyptien*, l'exotisme des foires ; *les Clowns*, la dérision ; *le Fakir*, l'inspiration et *Lucifer*, l'appel du large.

Portraits ou momuments, vivants ou revenants, ils déambulent, immobiles, d'un bout à l'autre de la surface sculptée, en s'égarant soudain parmi les images plus terre à terre, fragments de faits divers et d'instantanés de la vie quotidienne, pris sur le vif : Crésus, moribond, étreint de ses mains décharnées le trésor de la tribu, qu'il a dérobé ; La Buse et sa compagne se penchent sur une sorte de registre, comme pour évaluer un récent butin ;



le benjamin des Rothéneuf saute, insouciant, à la corde, alors qu'à côté une drôle de bête est en train de dévorer Jacques Le Limoelou, dit le Solitaire, sous les yeux terrorisés de Sylvain et Urbain, devenus saints entre temps (mais quand ? avant ou après ?) et qui, visiblement, ne vont pas tarder à subir le même sort... Décidément, le temps s'est arrêté. Le temps ne passe plus.

A les regarder assemblés de la sorte, en dépit des liens les plus élémentaires de la logique, soustraits ainsi aux contingences mesurables du temps et de l'espace, se chevauchant, se mêlant sans cesse comme par plaisir, on éprouve une sensation bizarre de dépaysement, une impression de quelque chose de tellement irréel que l'on finit par se demander si on ne rêve pas ou si l'on ne s'est pas introduit par mégarde dans un de ces contes de fées, commençant tous par des incipit rituels : *Il était une fois...* ou *En ce temps là...* Vous savez bien, n'est-ce pas, ce temps où les bêtes parlaient !

Sinon, à quoi rime-t-elle cette invasion de monstres inimaginables, veaux marins, reptiles antédiluviens, salamandres, gnomes, diables et diabolotins, s'échappant de chaque faille, de chaque anfractuosité du terrain ?

Paradoxalement, ce temps figé bouge quand même par endroits, ce qui fait que l'ensemble de cette fantasmagorie ne ressemble pas, mais pas du tout au décor du pays de la Belle au Bois Dormant, par exemple, attendant la venue de quelque Prince Charmant, qui lui redonnera vie... Déjà, sans l'intervention de quelque baguette magique, le temps se craquelle par saccades, se fragmente et se divise en rhapsodies, en chants, en séquences, s'agglutinant

les uns aux autres, comme au hasard grâce aux « allées et venues » de procédés cinématographiques dans le genre des flash-back. Il se produit alors à peu près ce qui vous arrive quelquefois chez vous, quand, sur votre écran de télévision, l'image s'arrête tout à coup, tandis que la bande sonore continue à dévider ses sons et ses paroles, vous entraînant malgré vous quelque part où il se passe on ne sait quoi que vous ne voyez plus... Il y a d'ailleurs une très jolie expression pour cela, *écouter voir* que l'on peut inverser, pourquoi pas, en *voir écouter* !

Dans les *Rochers sculptés*, une fois « dedans », de plain-pied, le labyrinthe se double d'un jeu de l'Oie démesuré où, suivant la règle du jeu et selon les coups imprévisibles des dés, vous vous avancez, puis vous vous immobilisez avant de revenir en arrière, incapable de vous soustraire à une logique interne, pas plus qu'aux limites cadastrales, en vérité sans commencement et sans fin. Par ici, Monsieur de Rothéneuf subit le même châtiement que le pauvre Jacques Le Limoelou, agressé par un de ces insatiables « Veaux Marins » et, à quelques pas de là, il administre une correction mémorable à son épouse, coupable d'avoir succombé aux assiduités de Jean de Caulnes, alias l'Égyptien, spectacle donné en présence de sa concubine préférée...

Ceux qui eurent la chance de connaître l'abbé Fouré, affirment que s'il avait vécu quelques années de plus, il aurait continué de tailler sans relâche, cap au Nord, tout droit devant lui, jusqu'au premier grand rocher du nom de Bennetin, qui se découvre entièrement à marée

basse, et je suis tout à fait de leur avis. Pourquoi, après tout, l'abbé n'aurait-il pas poursuivi son œuvre toujours plus avant, aussi loin que la mer se retire ?

Le dernier des Rothéneuf devait d'ailleurs hanter ces lieux si l'on en croit ce sixtain dû à la plume sergent-major de l'abbé Fouré, relatant les « circonstances » de la mort de son « héros » :

*Le dernier des Rothéneuf  
En pêchant à Bennetin !  
Rencontra d'un poids d'un bœuf  
Un hideux monstre marin...  
Lequel à son grand effroi  
L'engloutit sans plus ma foi...*

(Comme de bien entendu, je respecte sa ponctuation)  
Démence ? Poésie ? Délires ou illuminations ?

D'évidence, l'épopée de l'abbé Fouré ne peut et ne pouvait se dérouler que dans un temps essentiellement mythique, multidimensionnel, et non sans l'aide de quelques transmutations et autres licences créatrices pour que le verbe puisse devenir chair et la pierre réceptacle de l'esprit.

Seulement voilà... Qui lance les dés ? Qui pipe les dés ? Les rochers la légende ou la légende le rocher ? Qui plagie qui ? Les rochers, l'abbé ? L'abbé, la légende ? Les deux ensemble, piègent-ils l'abbé ?

Est-ce que l'abbé Fouré est arrivé à Rothéneuf déjà en pleine et entière possession de ces visions-là ? Les voyait-il suffisamment nettes pour pouvoir les toucher, donc

être capable de les sculpter de n'importe quelle autre façon que dans le granit de la roche ? Ou, au contraire, les a-t-il trouvées par hasard sur le terrain ?

Je n'ai nullement l'intention de discutait sur les antériorités réciproques de l'œuf et de la poule. Je cherche tout simplement, à tâtons, le déclic caché du mécanisme compliqué de cette machine infernale dont la déflagration a présidé à la libération d'un des plus sublimes et originaux complexes sculpturaux. Je voudrais savoir à quel moment l'abbé Fouré est devenu semblable au mari de la Pandore de la mythologie grecque, lequel, étourdiement, avait ouvert sa damnée boîte, en lâchant ainsi, sur le monde, des démons et des merveilles...

J'espère avoir percé une partie du mystère, un soir, entre chien et loup, assis au milieu des rochers sculptés, au centre même de cette côte émeraude qui s'étend du Cap Fréhel, avec sa tour Solidor, jusqu'à la pointe de Granville, en passant par les îles Chosey. Par temps exceptionnellement clair, deux ou trois jours par an tout au plus, on aperçoit, paraît-il, derrière le Bennetin, les lumières de Jersey et de Guernesey.

Quel spectacle inoubliable, vraiment, lorsque la nappe liquide, hésitant entre le jade et le celadon, se retire peu à peu et commence à dénuder de plus en plus les textures tourmentées du Bennetin, recule encore, découvre la chaîne des autres rochers, moins importants mais tout aussi féériques par les excroissances, les découpures et les fissures de leurs structures !

Quels Khmers cruels ! Quels Orient fabuleux ! Quels théâtres d'ombres javanais ! Quelles sarabandes sacrées

de bas-reliefs hindous ! Le bercement du va-et-vient de la vague agissant tout simplement en tant que révélateur au sens le plus photographique de ce mot...

Pour moi, toute la tribu des Rothéneuf était déjà réunie là, exactement comme dans la légende, d'autant que tous ses membres portent, ne l'oublions pas, les noms de ces rochers. Durand ? Présent ! La Bigne ? Présent ! Limoelou, de Caulnes, du Minihil ? Présent, présent, présent...

Je ramasse machinalement un assez grand galet ovoïde et roussâtre. Voici une tête ! Un œil ! Une bouche ! De prime abord, j'ai cru tenir dans mes mains une des têtes sculptées d'un des Rothéneuf, brisée et détachée du reste du corps auquel elle avait appartenu.

Mais non... Aucune entaille de ciseau. Pas la moindre trace de l'intervention humaine...

Ces monstres, survivants des cauchemars et des terreurs des premiers âges de l'homme, l'abbé devait les porter depuis toujours, façonnés pendant les millénaires par les lois de la tératologie, tapis dans les ténèbres de son hypothalamus à demi atrophié, cadeau d'adieu de la bête que nous fûmes. Il ne leur manquait que l'occasion propice pour se manifester... renaître en quelque sorte : un œil, une bouche, une gueule béante entière faite d'une lézarde naturelle dans les rochers, sertie de cristaux de quartz étincelant, en guise de dents, voilà une évocation suffisante pour que les vieux monstres remontent à la surface de son autre, son vrai, son principal cerveau d'homme « civilisé ». Ce cerveau qui ne secrète plus, désormais, que des monstres rationnels, mathématiques... robots,

martiens, ovnis, soucoupes volantes, extra-terrestres et autres Goldoraks que rien ni personne ne pourra empêcher de se transformer, qui sait, en des horreurs et terreurs similaires pour les enfants de nos enfants, nés au temps du premier voyage de l'homme dans la lune...

Le point de départ de cette longue marche à côté des Bottes de Sept Lieues invisibles, a dû être, sans doute, pour l'abbé Fouré, l'autel de saint Budoc qu'il devait assurément rencontrer pendant ses promenades parmi les rochers déserts et les grèves abandonnées, tout le monde est d'accord là-dessus. Il se peut qu'il l'ait fasciné tout de suite. Une étincelle, un éclair, une pensée, une idée à dû jaillir instantanément, nul ne met cela en doute. De là, à se mettre à l'ouvrage, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut vite franchi.

Voilà donc « l'ermite » — comme il se faisait appeler — travaillant des années durant le long de la falaise abrupte, essayant de réparer d'abord les outrages des intempéries, puis s'efforçant de peaufiner ce qui était déjà fait, avant d'ajouter d'autres signes, d'autres figures, de la même veine, mais cette fois de son propre cru.

Ce réflexe est typique. La plupart des artistes naïfs ne le sont devenus que par l'intercession de quelque rencontre providentielle de ce genre, comme tant d'autres sont morts en ignorant jusqu'à la fin qu'ils étaient, eux aussi, des artistes.

Ici, ce sont les configurations obscures du rocher qui se sont emparées de la main de l'abbé Fouré et n'ont plus cessé de hanter ses nuits. Son ciseau, qu'elles guidaient désormais, sans qu'il s'en doute, n'était qu'un

docile instrument à leurs dictées automatiques. Médiumniques, par excellence.

Il lisait dans le granit comme les anciens lisaient dans les nuages et les entrailles des animaux, les voyantes dans le marc de café, et les cartomanciennes dans les lames du Tarot. Nos ancêtres du néolithique savaient déjà interpréter les accidents des parois de leurs grottes, et Léonard de Vinci conseillait à ses élèves de regarder attentivement les moisissures des vieux murs, qui recèlent tout autant d'images et de sujets cachés. Les indigènes des mers du Sud, lorsqu'ils fabriquent des espèces de diables avec des cartilages des grandes raies dépiautées, obéissent probablement au même décodage des pulsions de leur inconscient...

Géomancien sans le savoir, l'abbé Fouré a porté ces facultés divinatoires au plus haut degré !

Seulement à partir d'ici, il faut avancer prudemment. Réduits aux suppositions et à des hypothèses de travail, rien ne nous permet de prétendre détenir la clef de la création des Rochers Sculptés. Nos informations ont aujourd'hui une vie des plus précaires, assimilées aux denrées périssables, conditionnées à être consommées sur le champ. Les rumeurs d'autrefois qui ont bravé les siècles, se volatilisent à présent, hélas, au rythme des ondes de la radio et de la télévision...

Le peu que nous connaissions de la vie terrestre de l'abbé Fouré tient dans deux feuillets : l'extrait du registre des naissances de Saint-Thual et son acte de décès établi par la mairie de Paramé. Rien d'autre de solide, exceptée son épopée de pierre, entre eux, au milieu.

## V

amour et douleur

Curieux abbé... Étrange « ancien recteur »... Énigmatique « Ermite de la Haute-Folie »...

Le titre d'*Ancien recteur*, l'abbé Fouré le mettait sur ses cartes de visite, alors que pour ses nombreuses cartes postales, il se contentait de *l'Ermite de la Haute-Folie*, le nom de l'endroit où il habitait, et le plus souvent de *l'Ermite* tout court. L'Ermite chez lui, l'Ermite au repos, l'Ermite en prière, l'Ermite au travail, l'Ermite avec son aide. Certaines de ces cartes, surtout celles qu'il vendait aux visiteurs de son logis-musée, sont oblitérées d'un cachet mou à l'enseigne de l'hippocampe, animal totemique du poète surréaliste Robert Desnos.

Coïncidence inattendue, car que pouvait-il y avoir de commun entre eux ? A la mort de l'abbé, Desnos n'avait pas dix ans. L'abbé était croyant jusqu'à preuve du

1. L'Abbé Fouré  
par le sculpteur M. Martin

2. Carte de visite et autographe  
de l'abbé Fouré

3. Le blason de Rotheneuf

4. Fouré... Fouré... Fouré  
Le nom même de l'Ermite de  
Rotheneuf aura un étrange destin

5. La Tombe de l'Ermite  
ici c'est la date de naissance  
qui est erronée...

6. Acte de naissance et de décès  
de l'abbé Fouré, Ermite de  
Rotheneuf

7. Le curé de Rotheneuf :  
Il avait fait réaliser une série de  
cartes postales (aujourd'hui  
presque introuvables)  
à l'usage des visiteurs de ses  
rochers sculptés

8. L'Ermite chez lui... pose pour  
la postérité

9. Amor et Dolor  
amour et douleur. Ces mots  
révéleront-ils jamais le secret du  
curé de Rotheneuf?

10. Grâce aux cartes réalisées du  
vivant de l'abbé Fouré, nous avons  
quelques traces d'œuvres  
aujourd'hui disparues, et dont il  
s'était entouré dans ce qu'il  
appelait son "musée"

11. Un totem sculpté par  
l'abbé Fouré

12. 13. 14. L'Ermite chez lui

15. L'Ermite chez lui, on remarque  
sur cette carte le cachet apposé  
par l'abbé lui-même et qui porte  
l'inscription : l'Ermite de Rotheneuf

16. Le musée de l'Ermite, une partie  
de la galerie infernale aujourd'hui  
détruite. On remarque un autre  
cachet de l'abbé, maison de  
l'Ermite avec au centre  
un hippocampe

17. Le Gargantua du musée

18. Saint Goberien,  
patron du sculpteur

19. Autres rochers peints

20. L'entrée de l'ermitage,  
sous le signe du dragon

21. Les touristes au début du siècle

22. Les touristes au début du siècle

23. L'Ermite et son aide au repos

24. L'Ermite près de son œuvre.  
On peut voir d'après la photo de  
l'époque que les sculptures étaient  
en partie peintes



A. Fouré

Ancien Recteur

M. Serres pat. O. 1788

Si Maitre remercie, c'est bien lui.  
bon est. Note, dans ce coin D. tout  
quel mollesse qui coupe O, rend  
ou une main, même par de  
mon Panama, je serai Digne  
Ou pin c'est.

Je vous suis très reconnaissant  
Car me sur le Capitan, peu compte  
Seulement que me sera dit.





4.



5.



EXTRAIT  
D'ACTE DE NAISSANCE

Registre N° \_\_\_\_\_  
Année \_\_\_\_\_  
Folio \_\_\_\_\_

Le 6 septembre 1839  
à 6 heures  
est né FOURRIÉ Adèle Julien  
de FOMÈRE François  
et de REBOULE Anne

Mention marginale: néant, marié, veuf, de corps, divorcé, décédé

Inscription au répertoire civil N° \_\_\_\_\_  
Certifié le présent extrait conforme aux indications portées sur le registre par nous  
M. J. Saint-Phar, officier de l'état civil  
Et moi-même le 21 Janvier 1911

DEPARTEMENT DE L'ILLE-ET-VILAINE  
COMMUNE DE SAINT-MALO (ILLE-ET-VILAINE)  
Les Communes de SAINT-MALO, SAINT-SERVAN et PARAMÉ  
ont fusionné (Décret du 26 octobre 1907)

Extrait des Registres des Actes de l'État-Civil  
Acte de Décès

L'AN mil neuf cent dix le six, sixième jour du mois de Janvier, à six heures de l'après-midi, à l'âge de 80 ans, est décédé à Rothéneuf, commune de Saint-Malo, le sieur FOURRIÉ Adèle Julien, célibataire, né le 6 septembre 1839 à Rothéneuf, commune de Saint-Malo, de son père François FOURRIÉ, et de sa mère Anne REBOULE, tous deux décédés, sans enfants légitimes, laissant sa veuve, Madame Anne REBOULE, épouse de son défunt mari, et sa fille, Madame Marie FOURRIÉ, épouse de Monsieur Julien FOURRIÉ, tous deux décédés, sans enfants légitimes, et sa fille, Madame Marie FOURRIÉ, épouse de Monsieur Julien FOURRIÉ, tous deux décédés, sans enfants légitimes.

N° 15

Extrait des registres de la ville de PARAMÉ  
PHOTOCOPIE certifiée conforme à l'acte original.  
Délivré à SAINT-MALO, le 21 NOV 1911  
L'Agent Communal Délégué

Côte d'Émeraude  
1907. Rothéneuf - L'Ermite sculptant les Rochers G. F.



7.

6.



Côte d'Émeraude  
ROTHENEUF - Maison de l'Ermite - G. F.



8.

Côte d'Émeraude  
1907 ROTHENEUF - L'Ermite chez lui  
G. F.



10.

Côte d'Émeraude  
1467. ROTHENEUF — Vue prise  
Maison de l'Ermite G. F.



Côte d'Émeraude



13.

1060 ROTHENEUF — L'Ermite chez lui

Côte d'Émeraude

1057. ROTHENEUF

Un sourire de l'Ermite

*Seule collection approuvée  
Par l'Ermite  
A. Fournier  
1908*



14.



Côte d'Émeraude  
1467 ROTHENEUF — L'Ermite autour des Rochers Sculptés G. F.

1056. ROTHENEUF — L'Ermite chez lui

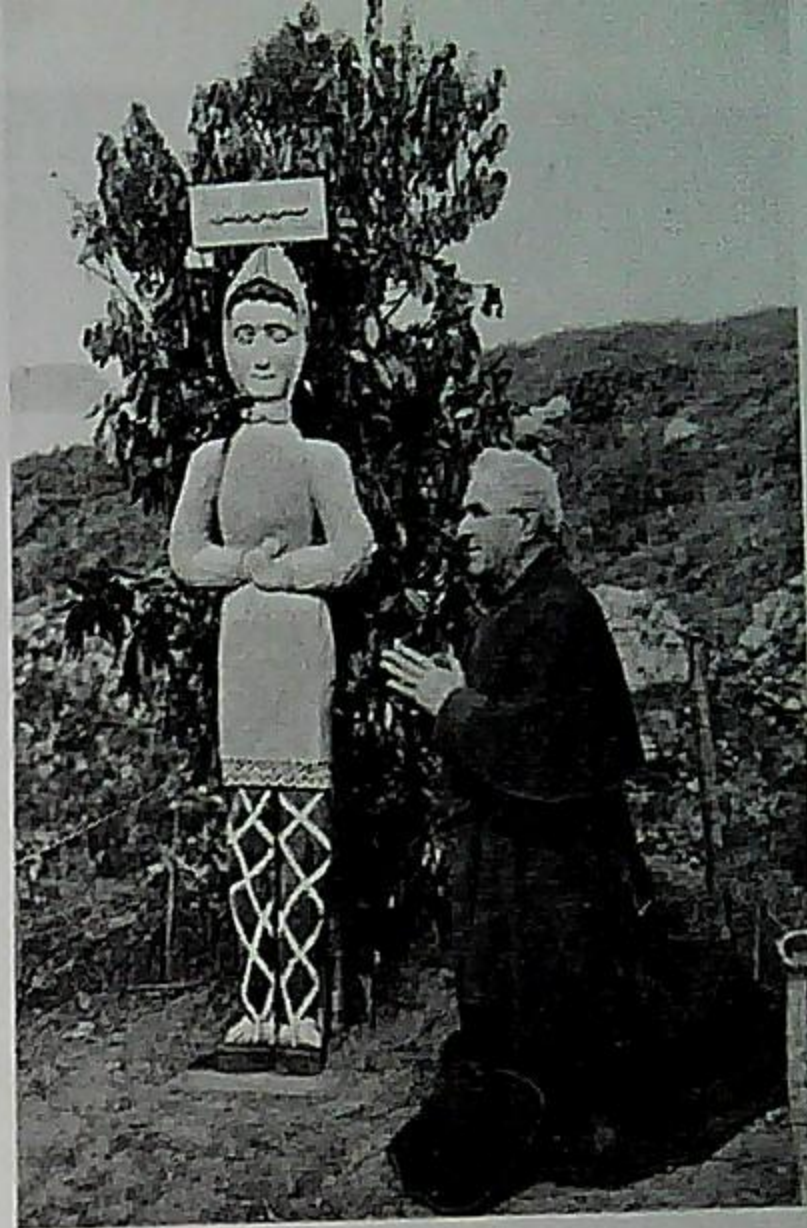
*Seul-Collection approuvée  
Par l'Ermitage  
A. F. 1908*



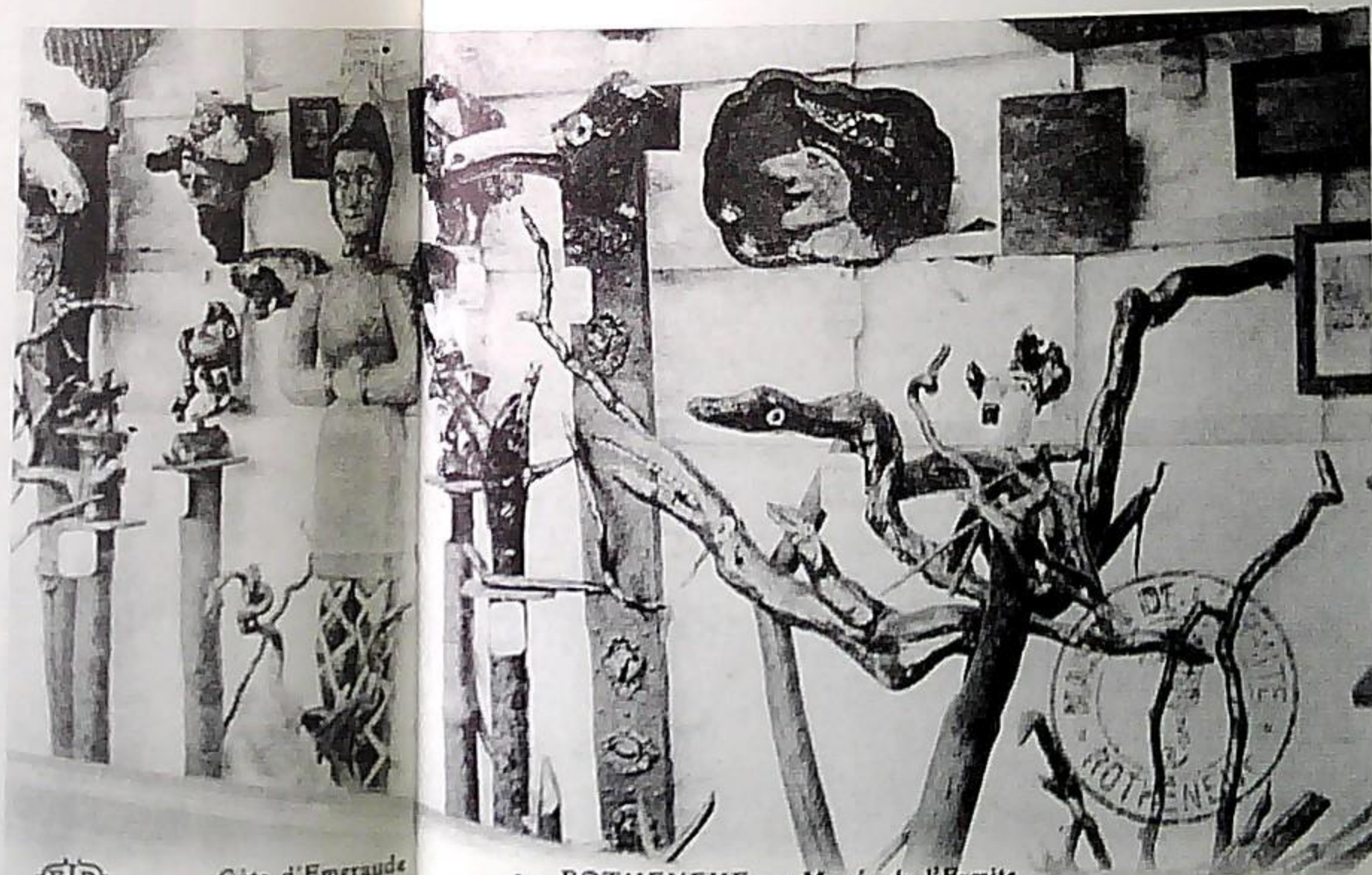
15.



7.



18.

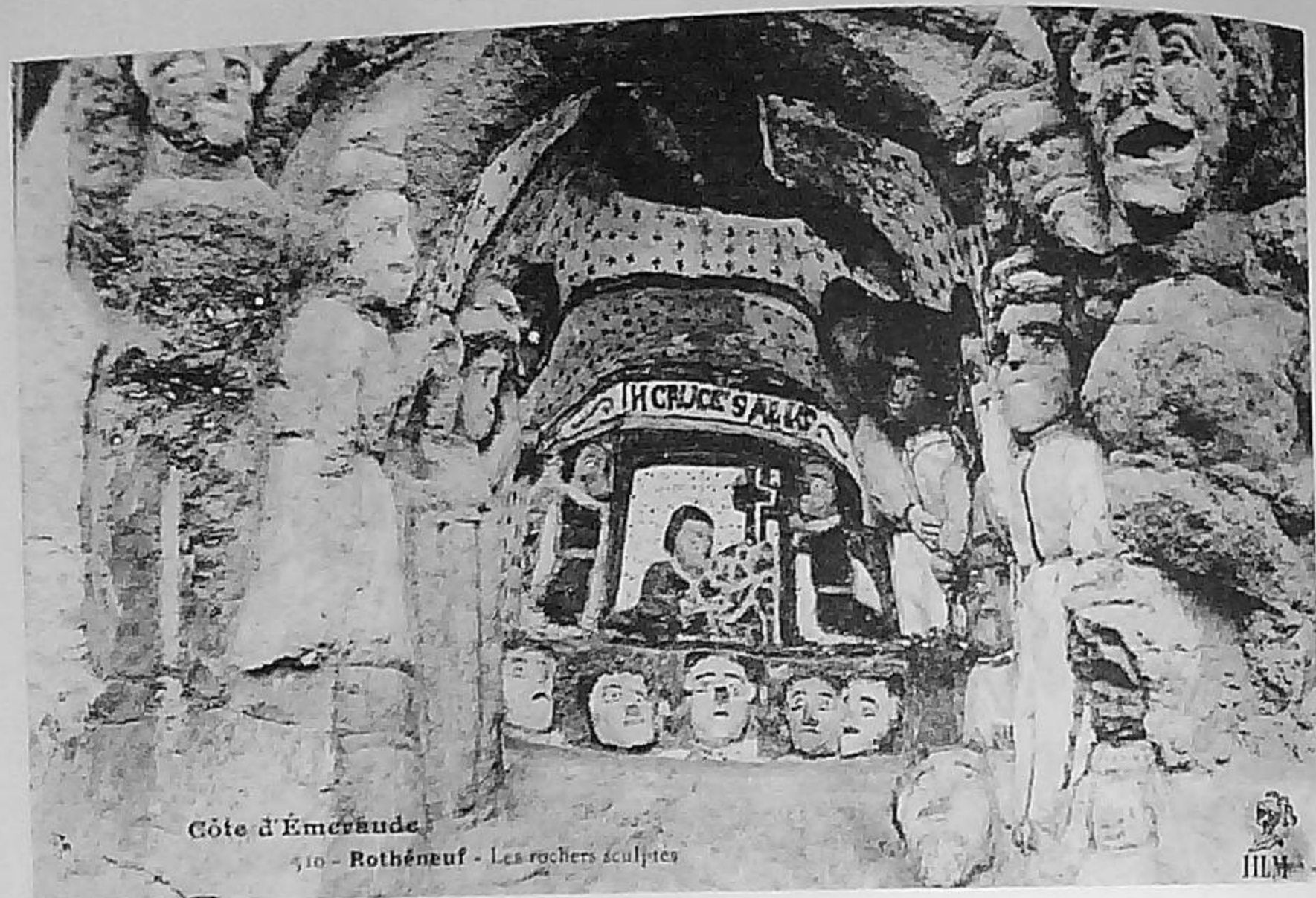


16.

E.D.

Côte d'Emeraude

1. ROTHENEUF — Musée de l'Ermitage  
Une partie de la Galerie Infernale



Côte d'Émeraude  
310 - Rothéneuf - Les rochers sculptés

ILLM



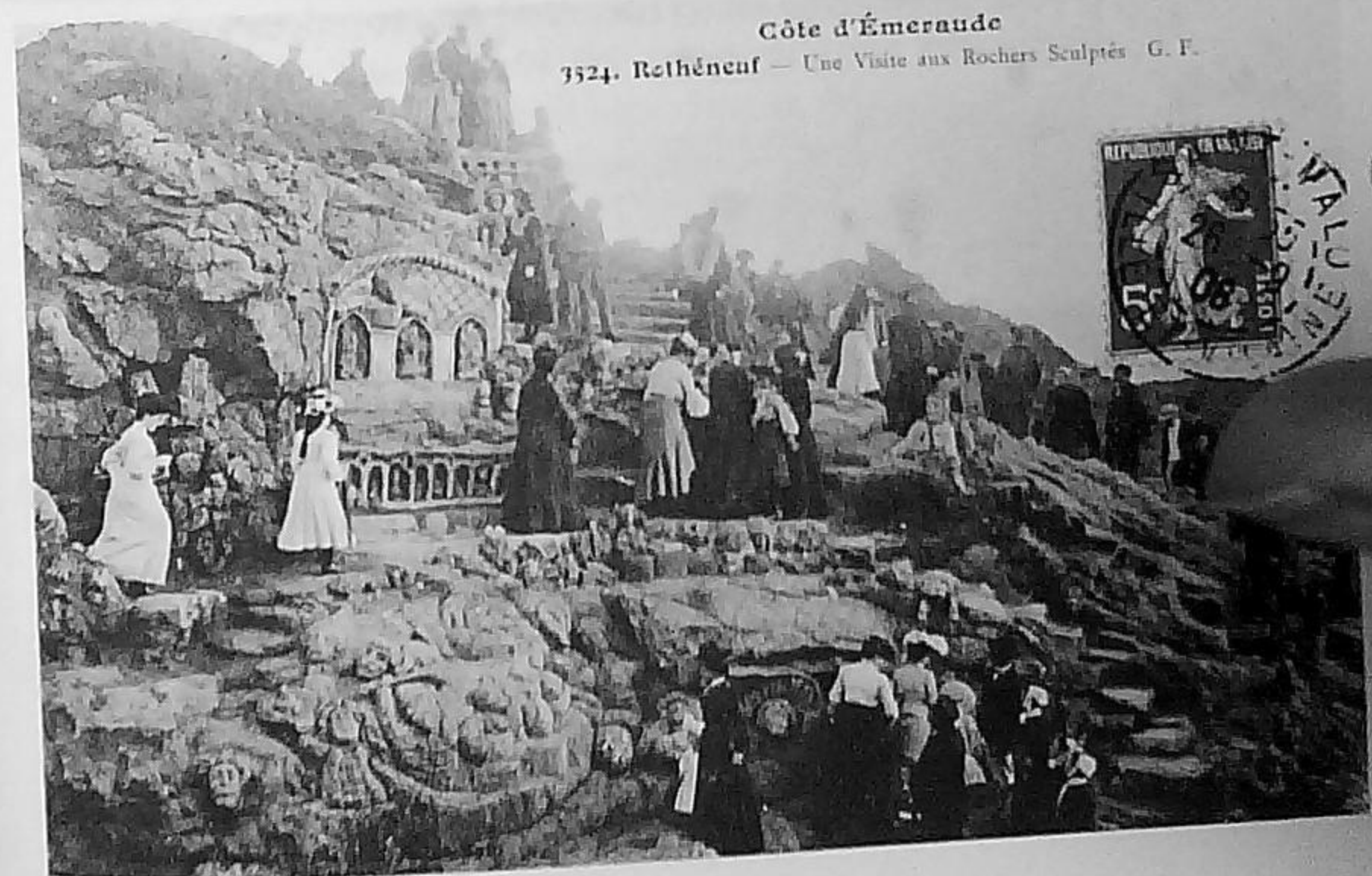
13 ROTHENEUF. — L'Ermitage. — LL.



Côte d'Émeraude

4510 ROTHENEUF — Les Rochers Sculptés  
Vue prise de la Mer G. F.

Collection GERMAIN six ans, Saint-Malo



Côte d'Émeraude

3324. Rothéneuf — Une Visite aux Rochers Sculptés G. F.





23.



Côte d'Émeraude

4464. Rothéneuf  
L'Ermite surpris dans  
son coin préféré G. P.

24.

contraire; comme journal il lisait *Le Salut*; il faisait ses dévotions auprès d'un calvaire ancien, là où l'on bénissait jadis les bateaux en partance des pêcheurs de haute mer, à une encâblure de ses Rochers Sculptés; tandis que Desnos fut très anticlérical, comme tous les membres du groupe surréaliste, Breton en tête.

Cet anticléricalisme n'est-il pas l'une des raisons du désintéressement de Breton pour l'œuvre de « l'abbé » ? Et pourtant ! L'une des salles du Musée de l'Ermite s'appelait « Galerie Infernale ». Là, parmi des tableaux et sculptures sur bois représentant des têtes grotesques, des bêtes fantastiques, serpents, oiseaux de proie, poteaux totémiques, figurait « Don Goberien », ce saint devant lequel il s'agenouillait quelquefois les mains jointes. De plus, au-dessus de l'entrée, flottait une bannière frappée d'un dragon, sinon d'une chimère, tenant dans ses griffes une croix latine.

Ces sculptures sur bois nous ne les connaissons malheureusement que d'après les cartes postales de l'ermite. Tout a été détruit, aussi bien dans sa demeure que dans son appartement, près des Rochers Sculptés. Il n'en reste absolument rien, ni au « logis » réaménagé immédiatement après sa mort, par un propriétaire sans doute pressé de reprendre et de transformer son bien, et qui a dû détruire tout ce que l'abbé Fouré y avait amoncelé, ni dans l'appentis, brûlé avec tout ce qu'il contenait en 1940, par les troupes de l'occupation. Il ne reste plus qu'un fauteuil, sculpté par l'ermite. Une pauvre bouée qui flotte sur le lieu du naufrage...

Une vaillante octogénaire se rappelle qu'étant petite

filles, elle était allée plusieurs fois jouer dans la maison, et que « c'était tout plein de belles choses »...

Quoi qu'il en soit, toutes ces sculptures perdues mais dont des cartes postales gardent seules la trace, confirment d'une façon péremptoire que là encore, la démarche créatrice de l'abbé Fouré demeure la même : il ne faisait qu'interroger la morphologie des bois auxquels il s'attaquait : souches, troncs, branches, ceps, racines, que son couteau suivait fidèlement, comme il sculptait et suivait la morphologie de la roche. Les bergers d'antan et les soldats dans les tranchées procédaient exactement de la même façon avec leurs cannes sans se risquer dans des pièces de grande envergure, à l'instar de celles de l'abbé Fouré, plusieurs de ses sculptures mesurant entre deux et trois mètres... Parfois plus.

Devant certaines œuvres de l'Ermite de Rothéneuf, qui sentent plutôt le soufre que l'encens, d'aucuns sont allés jusqu'à mettre en doute son état de prêtre. Est-ce compatible avec l'idée que se font les gens du rôle d'un modeste serviteur de l'église, que de passer le plus clair de son temps à sculpter des bêtes immondes et les scènes déroutantes d'une apocalypse païenne et barbare, pleine de bruit, de fureur et de sang ? Une geste dédiée à la défense du génie du christianisme, une réplique en pierre, somme toute, à celle qu'a édifiée ce chouan des belles lettres, Chateaubriand, lui siérait d'évidence bien mieux. Les eaux qui baignent son monument sur le grand Bé, ne sont-elles pas les mêmes qui abreuvent les créations de l'abbé Fouré ?...

« Ancien recteur », qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

Cela peut se traduire aussi par prêtre déchu, en rupture momentanée ou définitive avec l'église, ce que l'on désigne vulgairement par le qualificatif « défroqué ». Le port de la soutane n'est pas une preuve suffisante... A quoi, en outre, peut-on attribuer le fait que l'abbé Fouré n'ait pas été enterré dans le carré normalement réservé aux religieuses et aux ecclésiastiques, mais parmi les profanes ?

Son caractère taciturne et renfermé cachait-il quelque secret, « quelque chose de grave » dans son passé ?

C'est peut-être aller trop vite en besogne. Les prêtres originaux ne manquaient pas, pourtant, à cette époque. Un autre curé, disons « marginal », Paysant de son nom, n'a-t-il pas transformé la façade de son église à Ménil-Gondouin, dans les environs de Putanges (Orne), en un immense journal mural, digne des *dazibao* chinois ? Pour lui, c'était le meilleur moyen de la rendre « Vivante et Parlante ». Il expliquait en long et en large le pourquoi de la chose sur un tas de cartes postales qu'il vendait à ses paroissiens et aux touristes, tout comme l'abbé Fouré : *Ce que la Providence gracieuse m'a fait voir, comprendre, aimer, goûter des délices de l'esprit et du cœur, reconnaissant, j'en fais part aux bons esprits...*

Mais lui, il s'est arrêté à temps; les statues qu'il taillait et polychromait également pour embellir son église, n'avaient rien à envier au plus pur style Saint-Sulpice d'alors... L'abbé Fouré, plus authentiquement doué, n'a pas su jusqu'où on peut aller, impunément, trop loin !

Pour couper court à ces incertitudes, je me suis décidé à écrire à l'Evêché de l'Ille et Vilaine, à Rennes, en

demandant que l'on veuille bien m'éclairer sur deux ou trois questions somme toute bien anodines : quand Louis Fouré avait-il été ordonné prêtre, de quelle paroisse était-il le recteur, et avait-il conservé sa dignité de prêtre malgré ses activités artistiques ? Aucune réponse ne m'étant parvenue, j'en écrivis une seconde... Même fin de non-venir. Peut-être allais-je avoir plus de chance avec le recteur de Paramé ? Hélas, non. Même silence...

Domage. Au lieu de laisser planer des doutes, probablement injustifiés, il eût été préférable, certes, de les élucider d'une façon ou d'une autre d'autant plus qu'il s'agit tout de même d'un des trois « Grands » de la création.

Une chose est sûre, cependant, ses dons mis à part, la variété, la grandeur et la quantité des sculptures de Louis Fouré supposent un travail de chaque instant, une tension permanente de l'esprit se manifestant par un souci de qualité, de perfection, recourant au besoin à d'autres techniques : à la couleur, entre autres, comme si l'artiste voulait pousser leur expressivité aux extrêmes limites et à n'importe quel prix.

Les sculptures sur bois étaient peintes. Très bien. Les portes portales en gardent des traces, bien que la plaque architecturale fût encore inconnue à l'époque. Mais les vitres aussi étaient peintes. Eh oui ! Tout comme les murs qui les voyaient uniformément grises. Le seul article qui le confirme. Mais même lorsque ses sculptures furent achevées, parachevées, au point qu'il était difficile d'y changer quoi que ce soit, il lui

arrivait sans doute de penser que tout n'était pas encore dit; il échangeait alors ses pinceaux, son marteau et son ciseau contre sa plume, afin de taquiner un brin Polymnie, la muse de la poésie...

*De Rothéneuf administrant  
A sa moitié délicatement  
Un direct au soupirant  
Dans l'œil provocateur  
De son amant de cœur.*

ou encore :

*Frêles quilles, puissantes hélices  
Qui confiantes, provoquez les flots  
Prenez bien garde à leurs caprices  
Leur traîtrise n'est pas un vain mot.*

Il n'était d'ailleurs pas le seul à rimer de la sorte. Les deux autres « Grands » auxquels je me réfère constamment quand il s'agit de souligner la parenté de leur art et de leurs démarches plastiques, ont versifié tout autant.

Pour accompagner son tableau *Le Rêve*, qui est actuellement l'un des fleurons du Musée d'Art Moderne de New-York, le douanier Rousseau avait écrit :

*Yadwigha dans un beau rêve  
S'étant endormie doucement  
Entendait les sons d'une musette  
Dont jouait un charmeur bien pensant.*



*Pendant que la lune reflète  
Sur les fleuves, les arbres verdoyants  
Les fauves serpents prêtent l'oreille  
Aux airs gais de l'instrument...*

Le facteur Cheval, finalement, le plus prolifique des trois, du moins par le nombre de ses vers, qui émaillent ça et là l'histoire de son Palais Idéal :

*L'hiver comme l'été  
Nuit et jour j'ai marché  
J'ai parcouru la plaine et les coteaux  
De même que le ruisseau  
Pour apporter la pierre dure  
Ciselée par la nature,  
C'est mon dos qui a payé l'écot  
J'ai tout bravé même la mort.  
J'ai cherché, j'ai trouvé  
Quarante ans j'ai pioché  
Pour faire jaillir de terre ce palais de fée...*

Qu'ils soient signés de Rousseau, Fouré ou Cheval, ces vers de mirliton ne sont pas bien fameux. Ils sont à ceux de François Coppée, leur idéal insurpassable, ce que les images de boîtes de camembert sont à l'ancienne imagerie populaire.

L'honnêteté la plus élémentaire nous oblige toutefois à leur accorder des circonstances atténuantes. Leurs paroles et leurs œuvres plastiques ne sont pas de la même essence et ne proviennent pas du même cerveau.

La « faute » en incombe à la bizarrerie de notre anatomie spécifiquement humaine, laquelle, en plus du néocortex, c'est-à-dire de notre cerveau principal qui pense, parle, calcule et invente les ordinateurs, la bombe atomique et les capsules spatiales, possède en outre, en commun avec les reptiles et les mammifères inférieurs, deux cerveaux supplémentaires aux structures archaïques, dont l'hypothalamus, siège des émotions, des passions et des instincts, chacun fonctionnant selon sa propre mémoire, chacun s'orientant d'après des sens différents de l'espace et du temps. D'où la possibilité des déséquilibres inévitables et des conflits fréquents entre l'intellect et l'affectivité, la raison et la foi, sources de tant de créations artistiques.

Les vers secrétés par les méninges conscientes de l'abbé Fouré sont incapables de recréer les Nibelungen ou la Chanson de Roland; mais en revanche, aucun ordinateur au monde, parmi les plus perfectionnés, ne saurait concevoir ses Rochers Sculptés. Les impondérables de l'esprit et leurs étincelles créatrices seront toujours plus forts que les cartes perforées. Les seuls qui transgressent les limites du donné, brisent les carcans du connu. Sigmund Freud l'a constaté il y a bien longtemps : « *La pensée visuelle se rapproche davantage du processus inconscient que la pensée verbale, elle, est plus ancienne...* »

Son continuateur, bien que sur d'autres voies, le docteur zurichois Carl G. Jung est allé plus loin en découvrant à son tour ses « Archétypes » et son « Inconscient collectif », qui nous relie les uns aux autres grâce à un répertoire de formes, signes, symboles et graphismes

primordiaux mémorisés à notre insu, inscrits et programmés dans nos codes génétiques que nous nous transmettons de génération en génération. A ce stade-là, la neurophysiologie, l'anthropologie, le structuralisme et la psychologie, sciences exactes et inexactes, semblent se donner la main et aboutissent à des conclusions identiques.

Au fond, peu nous chaut que l'abbé Fouré, soutane ou pas, fût le suppôt du diable ou du bon Dieu, du moment qu'il s'est trouvé être en possession du langage des premiers âges de l'homme, lorsque celui-ci nommait les choses pour la première fois. Qui s'étonnerait dès lors que l'on retrouve les rudiments de ce même langage dans tous les arts archaïques, primitifs ou sauvages, et même chez quelques-uns de nos contemporains « touchés par la grâce », tels que Gaston Chaissac ou Sanfourche ?...

A cet égard, une lettre écrite le 6 janvier 1941 par Gaston Chaissac, qui ne pouvait même pas soupçonner l'existence de l'abbé Fouré, se passe de tout commentaire. Il avait trente et un an et sa missive était destinée « à Mademoiselle C », qui allait devenir, un peu plus tard sa femme : *Il m'arrive d'avoir des désirs étranges, plusieurs fois j'ai rêvé de la vie monastique, pas pour quelque chose de définitif, bien sûr, mais pour goûter à cette vie pendant quelque temps. L'an dernier, j'ai rêvé de l'orient et de femmes orientales. J'ai également pensé sérieusement à vivre dans une hutte que je construirais dans un lieu solitaire parmi les rochers et que je décorerais ces rochers !* (publiée dans les *Cahiers de la Pléiade*, Hiver 1948).

En résumé, l'abbé Fouré, né Adolphe Julien Fouéré, le 4 septembre 1839 à Saint-Thual, près de Rennes, à six heures du matin, de mère célibataire, s'est moqué justement bien mieux que les autres de toute littérature, puisque, ne parlant pas, ne se confiant à personne, il a su taire son préceptorat quelque part en Grande-Bretagne (quand ?), son rectorat en Bretagne (où ?) et surtout, surtout la raison, l'intime et ultime raison de ce silence de soixante et onze ans et sept mois, jusqu'à ce que la mort le prenne à Rothéneuf, le 10 février 1910, à 3 heures du soir, le délivrant de ce poids.

Sur le fauteuil sculpté et gravé par l'abbé Fouré, on lit : *AMOR ET DOLOR*. Amour et douleur... Ces deux mots-là, ne seraient-ils pas cette pièce à conviction qui, comme dans les romans policiers, s'impose à l'évidence mais que personne ne remarque ?

## BIBLIOGRAPHIE

- Excentriques confrères de nos artistes*, in Lectures pour tous, juin 1907, Paris.
- H. Brebion : *La légende des Rochers Sculptés de Rothéneuf*, Imprimerie bretonne, Rennes, 1952.
- Anatole Jakovsky Rég. : *Gargantua en images de granit*, n°15 des Cahiers du Collège de 'Pataphysique, Avril 1954, Paris.
- Anatole Jakovsky : *Les Rochers Sculptés de Rothéneuf*, in Jardin des Arts, n°80-81, juillet-août 1961, Paris.
- Gille Ehrmann : *Les inspirés et leurs demeures*, Le Temps Éd., 1962, Paris.
- Anatole Jakovsky : *Dämonen und Wunder*, Du-Mont Schauberg Éd. Cologne, 1963.
- Catalogue de l'Exposition *Les Singuliers de l'Art*, ARC 2, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, Paris 1978.
- Jacques Verroust : *Les inspirés du bord des routes*, textes de J. Laccarière, Seuil Éd., Paris, 1978.

TABLE DES MATIERES

1	« Les yeux de l'âme » .....	7
2	Le temps des naïfs. ....	21
3	Les Rothéneuf entre le mythe et la réalité. ....	39
4	« Écouter-voir » .....	49
5	Amour et douleur .....	61
	Bibliographie .....	75

Cet ouvrage a été composé par  
EUROCOMposition S.A. Paris  
imprimé et broché par FIRMIN-DIDOT S.A.  
Pour Encre Editions  
9 rue Duphot 75001 Paris

Achévé d'imprimer le 24 juillet 1979

ISBN 2-86418-034-0

ENCRE  


N° 033  
Série F

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1979